

# MUSEUM HELVETICUM

*Schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft*

*Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique*

*Rivista svizzera di filologia classica*



SCHWABE VERLAG BASEL

# MUSEUM HELVETICUM

Herausgegeben von – édité par – edito a cura di  
Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft (SVAW)

Mitglieder des Komitees:

Jens Bartels, Zürich – David Bouvier, Lausanne – Laure Chappuis-Sandoz, Neuchâtel –  
Sabine R. Huebner, Basel – Orlando Poltera, Fribourg – Pierre Sánchez, Genève –  
Thomas Späth, Bern (Präsident)

Redaktion – rédaction – redazione

Stefan Rebenich – Christoph Riedweg – Danielle Van Mal-Maeder –  
Martin Guggisberg – Francesca Dell’Oro

## INHALT – SOMMAIRE – INDICE

Informations . . . . .	129
<i>José-Antonio Fernández-Delgado</i> : The New Sappho Papyrus of Cologne or the Eternal Youth of Poetry . . . . .	130
<i>Thierry Petit</i> : Sphinx, chérubins et «gardiens» orphiques . . . . .	142
<i>Francis Larran</i> : Pisistrate à l’heure d’Isocrate ou les vertus de l’histoire pseudologique . . . . .	171
<i>Luis Silva Reneses</i> : Le déplacement de Picéniens dans le golfe de Paestum (Strab. 5,4,13): une analyse philologique et historique . . . . .	190
<i>Fabian Zogg</i> : <i>ut Homerus, sic Vergilius</i> . Zur Vergil-Zuschreibung der im 1. Jh. n. Chr. bezeugten Gedichte aus der <i>Appendix Vergiliana</i> . . . . .	207
Buchbesprechungen – Comptes rendus . . . . .	220

---

Manuskripte für die Zeitschrift sind (als Word- und als PDF-Datei) zu senden an: Herrn Prof. Dr. Stefan Rebenich, Universität Bern, Historisches Institut, Alte Geschichte, Unitobler, Länggassstrasse 49, CH-3000 Bern 9 (stefan.rebenich@hist.unibe.ch), an Herrn Prof. Dr. Christoph Riedweg, Universität Zürich, Seminar für Griechische und Lateinische Philologie, Rämistrasse 68, CH-8001 Zürich (christoph.riedweg@uzh.ch), oder an Frau Prof. Dr. Danielle Van Mal-Maeder, Université de Lausanne, Faculté des lettres, Quartier UNIL-Dorigny, Bâtiment Anthropole, Bureau 4016, CH-1015 Lausanne (danielle.vanmal-maeder@unil.ch). Zuständige Redaktorin für die Besprechungen ist Frau Dr. Francesca Dell’Oro, Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, Site Unithèque, CH-1015 Lausanne, an die auch die Rezensionsexemplare geschickt werden sollten. Zuständiger Redaktor für die Archäologischen Berichte ist Herr Prof. Dr. Martin Guggisberg, Departement Altertumswissenschaften, Klassische Archäologie, Petersgraben 51, CH-4051 Basel (Martin-A.Guggisberg@unibas.ch).

Richtlinien für Autorinnen und Autoren (zur Herstellung der Druckvorlage): siehe [www.schwabe.ch](http://www.schwabe.ch) unter «Verlag Schwabe», dann «Zeitschriften», dann «Museum Helveticum».



Unterstützt durch die Schweizerische Akademie  
der Geistes- und Sozialwissenschaften  
[www.sagw.ch](http://www.sagw.ch)

## Buchbesprechungen – Comptes rendus

*Carlotta Capuccino: Archè Logou. Sui proemi platonici e il loro significato filosofico.* Studi 250.

Olschki, Firenze 2014. XI, 356 p.

Ce livre mérite toute l'attention des philosophes (outre celle des philologues) car il s'agit de la première monographie sur les proèmes des dialogues de Platon.

Suivant une classification des dialogues selon un critère scénique exposé dans le chap. 2, Capuccino s'intéresse aux dialogues mixtes, où un proème externe et dramatique introduit un dialogue narré, commençant par un proème interne. Dans ce type de dialogues, elle choisit le *Banquet* et le *Phédon*, parce que le narrateur y est autre que Socrate, ce qui laisse à Platon la place pour faire entendre au lecteur sa voix d'auteur, tout en gardant l'anonymat.

C. aborde les dialogues mixtes à partir de deux cas non-standard: le *Théétète* (proème dramatique + dialogue dramatique *lu* par un esclave) et le *Parménide* (proème narré + dialogue narré basculant en mode dramatique). Le cœur du livre (90 p.) est consacré aux proèmes mégarien et athénien du *Théétète*, où elle applique, de manière exemplaire pour les autres dialogues, sa méthode d'«éclairer Platon par lui-même», expliquée dans le chap. 1. Au moyen du personnage d'Euclide rédigeant le dialogue entre Socrate et le jeune Théétète, Platon met en scène son écriture mimétique des dialogues. Il incite le lecteur à réfléchir sur la forme dialogique elle-même, par laquelle il répond à sa propre critique de la *mimēsis* et de l'écriture (*Rép.* X et *Phèdre* 274e ss.), car elle est la seule à imiter le plus fidèlement possible le *lógos sokratikós* en vie. La transmission écrite des dialogues l'emporte donc, paradoxalement, sur la transmission orale, ce qui est indirectement confirmé par les proèmes externes des trois autres dialogues, qui révèlent les déficiences de cette dernière.

Quant aux proèmes internes, dont la fonction est d'introduire le thème du dialogue et de caractériser Socrate et ses interlocuteurs, C. nous apprend également comment ils s'éclairent mutuellement, entre autres en comparant les différentes figures d'élève: Théétète, aspirant philosophe d'après les critères de la *République*, Aristodème, sectateur fanatique, Phédon, vrai socratique, ou encore Zénon, qui, à la différence de Platon, entretient une relation fusionnelle avec son maître.

La recherche novatrice menée par C. montre combien une lecture minutieuse et comparative des proèmes de Platon est fructueuse pour comprendre la forme et le contenu philosophiques des dialogues et elle apporte une preuve nouvelle de la cohérence interne du corpus platonicien.

Tanja Ruben

*Fabian Zogg: Lust am Lesen. Literarische Anspielungen im Frieden des Aristophanes.* C. H. Beck,

München 2014. 308 p.

Dans un riche chapitre introductif, l'A. réunit une série d'indices qui suggèrent que les comédies d'Aristophane, dans le prolongement de leur représentation théâtrale, pouvaient faire l'objet d'un autre mode de réception fondé sur la lecture. Selon l'A., ce mode de réception permettait à une certaine élite intellectuelle de revenir au texte pour goûter pleinement à sa dimension intertextuelle, c'est-à-dire à l'ensemble des références à d'autres textes contenues dans la pièce et dont nombre ne pouvaient être saisies dans le cours même de la représentation. Aux yeux de l'A., l'existence d'un tel mode de réception renforce la légitimité de sa propre enquête consacrée précisément à cette dimension intertextuelle. Celle-ci est envisagée de manière restreinte, puisque l'enquête prend pour seul objet les références à des textes singuliers, et laisse de côté les passages jouant, sur le mode du pastiche, avec d'autres genres poétiques, à commencer par la tragédie; on se demandera ici si la distinction entre «Einzeltextreferenzen» et «Systemreferenzen», justifiée en elle-même, autorise à aborder les premières totalement indépendamment des secondes.

Le cœur de l'ouvrage réside dans l'analyse de 31 passages de la pièce, dans lesquels le lecteur peut déceler un jeu intertextuel avec quelque 14 poètes différents, d'Homère aux contemporains d'Aristophane, parmi lesquels Euripide occupe naturellement la première place. Chaque passage est analysé en deux temps. Sont indiqués en premier lieu les «signaux intertextuels» qui permettent

*Museum Helveticum* 72 (2015) 220–256

de reconnaître la présence d'une citation; dans son travail de repérage, l'A. opère une distinction entre des signaux explicites (de manière évidente la mention d'un auteur) et des signaux implicites, résidant dans une rupture («Inkongruenz») métrique, stylistique (notamment lexicale), dramaturgique. En second lieu, l'A. propose une «lecture intertextuelle» du passage visant à mettre en lumière les effets de sens que le lecteur peut y percevoir et qui enrichissent leur interprétation. Les passages analysés sont regroupés selon les poètes cités et ceux-ci apparaissent dans l'ordre alphabétique, d'Achaïos à Stésichore. Si les lectures proposées s'appuient toujours sur une analyse minutieuse et une bibliographie très complète, on peut s'interroger sur cette organisation qui confère à la partie centrale de l'ouvrage la forme d'un catalogue et qui donne de la pièce une vision très éclatée. Une longue annexe est consacrée aux passages pour lesquels l'A. met en question la présence d'une référence intertextuelle que d'autres philologues ont défendue. Pierre Voelke

*Almut Fries: Pseudo-Euripides, "Rhesus".* Edited with Introduction and Commentary. Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte 114. Walter de Gruyter, Berlin 2014. XVII, 517 S. Es scheint, als hätte die Muse des *Rhesos* gleich mehrere Klassische PhilologInnen geküsst: A. Fries legt nach A. Feickert (2005) und V. Liapis (2012) bereits den dritten Kommentar der vergangenen Dekade zur wohl einzigen aus dem 4. Jh. v. Chr. überlieferten Tragödie vor. Mit ihrem sorgfältig gestalteten Buch bietet F. einen breiten Zugriff auf den pseudo-euripideischen *Rhesos*.

In der Einleitung gibt sie einen Überblick über die wesentlichen Punkte der Tragödie und bespricht dabei die Fragen der Einheit, den zugrunde liegenden Plot und Mythos, die Echtheit und Datierung, die Überlieferungsgeschichte und ihre eigene Edition, die sich auf die Ausgabe von J. Diggle (1994) stützt (56). Daraufhin folgen der griechische Text mit kritischem Apparat und ein ausführlicher Kommentar, der sich auf beinahe 400 S. erstreckt und das Kernstück der Monographie bildet. Das Buch schließt mit einer Bibliographie und drei Indices (einem allgemeinen, einem Stellen- und einem Wort-Index).

Obwohl F. durch eine objektive Schreibweise überzeugt, lässt sie es sich zu Recht nicht nehmen, zu für die *Rhesos*-Forschung aktuellen Fragen wie der von Vayos Liapis vertretenen «Macedonian Theory», die besagt, dass der *Rhesos* zuerst in Makedonien während der Herrschaft Philipps II oder Alexanders des Grossen aufgeführt wurde, Stellung zu beziehen und mit schlagkräftigen Argumenten zu widerlegen (18–21). Auch ist es sehr zu begrüßen, dass F. einen schnellen und vorurteilsfreien Zugang zur bisher geleisteten Forschung ermöglicht, wenn sie zum Beispiel im Kap. «2. Language and Style» (28–39) die für die Beurteilung der Echtheit und Datierung des *Rhesos* wichtigen Themen der Repetition, des Vokabulars und der sogenannten «Poetic Borrowings» bespricht.

Der Kommentarteil ist umfassend, jedoch etwas unübersichtlich gestaltet: Die Makrostruktur entspricht zwar einer inhaltlichen Einteilung des Stücks; hier wäre aber eine stärkere Leserführung hilfreich gewesen. Der Kommentar zu den einzelnen Abschnitten der Tragödie besteht jeweils aus einer Einleitung und den ausführlichen Lemmata; metrische Besonderheiten werden vom restlichen Kommentar abgesetzt besprochen.

F.s' Buch widerspiegelt den aktuellen Forschungsstand zum *Rhesos* und führt ihn an vielen Stellen durch Einzelbeobachtungen weiter; man darf gespannt sein, zu welchen Ergebnissen der angekündigte Kommentar von M. Fantuzzi kommen wird, und ob die Muse weitere *Rhesos*-ForscherInnen inspirieren wird. Laura Napoli

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΚΕΣΙΣΟΓΛΟΥ/ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΠΑΠΑΤΣΙΜΠΙΑΣ: **ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΗΣ. Περί ἑρμηνείας.** ΑΡΧΑΙΑ ΓΡΑΜΜΑΤΕΙΑ 5. ΣΜΙΛΗ, Athènes, 2012. 391 p.

L'édition réalisée par Kesisoglou et Papatsibas constitue un très bon outil de travail ainsi qu'une introduction utile au texte d'Aristote et aux problèmes d'interprétation qu'il soulève. Elle contient une préface, une introduction, le texte original (édition de Minio-Paluello), une traduction fluide en grec moderne, un très riche commentaire, des notes supplémentaires, une riche bibliographie et un index. Les deux auteurs se sont partagé la rédaction, mais l'ensemble reste cohérent, l'écriture souple et homogène.

L'introduction se penche d'abord sur la signification du mot ἔρμηνεία chez Aristote, à savoir la capacité d'expression et de communication de la pensée, matérialisée phonétiquement dans les suites de mots que l'homme structure sous forme de prose ou de poésie. À la suite de Gadamer, les éd. considèrent le traité comme étant une mise en application des principes fondamentaux de la logique d'Aristote. Ils insistent également sur la dimension sociologique du *logos* tel qu'il apparaît chez le philosophe et sur le poids déterminant des circonstances historico-culturelles dans la signification des mots. De ce point de vue – et comme le soulignent les éd. – le traité touche des domaines aussi divers que la philosophie du langage, l'histoire de la linguistique et la philosophie de la culture. L'introduction se penche aussi sur le contenu et la structure du traité. Les éd., à la suite de Whitaker, y perçoivent une forte unité et le divisent en 14 chap.

Convaincus que le lecteur moderne tirera aussi profit des exégèses d'autres philosophes importants, les éd. exposent les réflexions que le traité aristotélicien a inspirées à Heidegger et Agamben. Ainsi pour Heidegger le *logos* serait propice à la manifestation des πάθη, à savoir nos états d'âme et les évolutions qu'ils connaissent. C'est par ailleurs à travers et dans le *logos* que se réalise et s'exprime la compréhension de soi et du monde. Ce mouvement vers l'extérieur fait partie intégrante de la signification du mot ἔρμηνεία puisque, d'après Aristote, le *logos* révèle (ἀποφαίνεσθαι) et rend réel (ἀληθεύειν) ce qui restait recouvert (ψεύδεσθαι). Les auteurs s'arrêtent aussi sur les réflexions d'Agamben pour qui l'homme, lorsqu'il élabore son langage, procède à son propre positionnement politique et éthique dans le monde. Un tel amarrage procure à l'homme, en retour, une certaine liberté qu'Agamben appelle *experimentum linguae*.

Le commentaire est structuré en 14 parties correspondant aux chap. du traité. Elles commencent par une présentation générale du chap. puis se focalisent sur des expressions dont la signification reste complexe. Les commentaires contiennent des explications claires, enrichies de remarques des éditeurs antérieurs et complétées encore de passages similaires d'Aristote ou d'autres auteurs antiques. Les éditeurs donnent aussi des précisions sur les débats que les différentes expressions ont suscitées. Par exemple, ils nous rendent attentifs à la différence qui existe entre τὰ γραφόμενα, ce qui est écrit, qui renvoie à l'acte d'écrire, et τὰ γράμματα, sons susceptibles d'être transcrits grâce à l'intelligence humaine.

Enfin le volume contient 4 courts chap. avec des remarques supplémentaires sur la théorie sémiotique d'Aristote, des propos éloquentes sur les différentes sortes de ἀποφαντικός λόγος, soit un discours «dans lequel réside le vrai ou le faux» (Arist. *Int.* 4), ainsi que des lignes éclairantes sur certains termes du chap. 9 du traité et sur la construction logique des énoncés prédisant l'avenir.

Maria Vamvouri Ruffly

**Antonio Ricciardetto: L'Anonyme de Londres. Un papyrus médical grec du Ier siècle.** Collection

Papyrologica Leodiensia. Presses Universitaires de Liège, Liège 2014. LXIII, 155 p.

L'*Anonyme de Londres* est le nom que l'on donne traditionnellement, depuis son *editio princeps* par H. Diels en 1893, à un papyrus médical grec du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. qui, par sa taille (près de 3,5 m pour 39 colonnes de texte) et son contenu (un vaste répertoire de théories médicales, principalement étiologiques et physiologiques), est un témoin capital pour l'histoire de la médecine antique. Le papyrus ayant été réédité tout récemment par D. Manetti pour le compte de la *Bibliotheca Teubneriana* (*Anonymus Londiniensis, De medicina*, 2011), il pouvait paraître superflu d'en offrir une nouvelle édition critique si peu de temps après. Il n'en est rien: bien que largement tributaire des très nombreux travaux de Manetti, le présent ouvrage, issu d'un mémoire de maîtrise soutenu en 2010 à l'Université de Liège (sous la direction de M.-H. Marganne) et couronné du prix J.-C. Sournia 2010 de la *Société française d'histoire de la médecine*, est une étude utile et de grande qualité. L'introduction, forte d'une soixantaine de pages de grand format, fait la synthèse des études antérieures sur toutes les questions concernant non seulement le recto du papyrus (le traité médical), mais également les trois documents conservés sur le verso (des additions au texte principal, une recette médicinale et une lettre de Marc Antoine au *koinon* des Grecs d'Asie). L'édition du texte grec a été faite à frais nouveaux à partir de l'autopsie du papyrus à la British Library, ce qui, vu la longueur du texte, est une réalisation peu banale; il n'en est résulté toutefois que quelques rares divergences avec l'édition de Manetti,

dûment signalées dans les notes. Le texte grec est accompagné d'une traduction française inédite qui constitue évidemment un apport majeur de cet ouvrage; elle est précise et se lit facilement, malgré la nature technique du texte. Le tout est complété par une soixantaine de pages de notes critiques et grammaticales qui intègrent minutieusement les résultats de l'autopsie et des éditions antérieures; on regrettera simplement que ces notes n'aient pas été placées directement en-dessous du texte grec (ce que le grand format des pages aurait aisément permis), car leur consultation s'avère laborieuse. On saluera en revanche la présence, outre d'une bibliographie exhaustive, de deux index doubles (grec et français) des noms propres et des matières, ainsi que 11 planches en couleur de qualité moyenne. Même si l'apport réellement nouveau de ce travail est relativement modeste (sauf bien sûr la traduction française), il constitue une excellente étude de synthèse qui se recommande par sa minutie et qui en fait d'ores et déjà un outil de référence tout à fait bienvenu.

Thomas Schmidt

**Sandrine Dubel: Lucien de Samosate: Portrait du sophiste en amateur d'art.** Études de littérature ancienne. Rue d'Ulm, Paris 2014. 240 p.

Ce volume réunit, dans la traduction d'E. Talbot (1857) révisée par S. Dubel sur la base de l'édition de M.D. Macleod (OCT 1972–1987), tous les textes de Lucien contenant des descriptions d'œuvres d'art ou d'édifices publics (des *ekphraseis* au sens large, selon la terminologie antique) ainsi que des réflexions sur l'art et sur les rapports que l'homme de culture (le *pepaideumenos*) entretient avec celui-ci. Ainsi, cette anthologie contient non seulement les descriptions d'œuvres d'art qui ont fait la célébrité de Lucien dès sa redécouverte à la Renaissance (comme la *Famille de centaures* de Zeuxis, les *Noces d'Alexandre et de Roxane* d'Aétion, la *Calomnie* d'Apelle, l'*Aphrodite* de Cnide), mais aussi les descriptions d'une salle de conférence (*La Salle*), d'un bain public (*Hippias, ou le Bain*), des statues du sanctuaire d'Hiérapolis (*De la déesse syrienne*), d'une collection privée d'œuvres d'art (*Les menteurs d'inclination, ou l'Incrédule*), ainsi que des textes de nature plus réflexive, comme *Le Songe, ou la vie de Lucien* (avec son célèbre débat entre les personnifications de la Sculpture et de la Paideia), l'*Héraclès Ogmnios* (sur une représentation barbare du dieu grec), le *Zeus tragique* (dialogue satirique où les dieux sont représentés par leurs statues) ou encore *Les Portraits* et *La défense des portraits* (jeux rhétoriques sur les rapports entre fiction et réalité). Chaque texte est précédé d'une courte introduction qui le replace dans son contexte général, vu que la plupart des textes cités sont des extraits d'œuvres plus étendues. Des textes parallèles, tirés des œuvres de Lucien ou d'autres auteurs antiques, viennent à l'occasion compléter ou éclairer ces *ekphraseis*, tout comme de très nombreuses illustrations (en noir et blanc) d'œuvres d'art antiques ou modernes. Le volume comporte en outre une étude très riche et très fine de J. Pigeaud sur «Lucien et l'*ekphrasis*», et notamment sur les concepts d'*harmogè*, de *symmetria* et de *mimèsis*, en lien avec le *Canon* de Polyclète et les réflexions antiques sur l'art, et il est clos par une abondante bibliographie utilement classée par thèmes et par œuvres. Comme les textes réunis dans ce volume permettent de voir Lucien à l'œuvre dans le rôle du sophiste utilisant les *ekphraseis* comme moyen de se profiler lui-même en tant que connaisseur des arts, cette anthologie bien pratique s'adressera non seulement aux amateurs de Lucien, mais aussi à toute personne intéressée par le phénomène de l'*ekphrasis* et par la rhétorique en général.

Thomas Schmidt

**Nicolas Vinel: In Nicomachi arithmeticom. Jamblique.** Mathematica Graeca antica 3. F. Serra, Pisa/Roma 2014. 348 p.

Philosophe d'abord estimé à l'égal de Pythagore et de Platon aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> s., Jamblique fut sévèrement jugé par le XIX<sup>e</sup> s. qui ne vit en lui qu'un auteur médiocre et annonceur du déclin des mathématiques à la fin de l'Antiquité. Le poids de ces critiques a fortement déterminé la réception postérieure du livre IV de sa somme pythagoricienne, à savoir l'*in Nicomachi Arithmeticom*. En effet, ce texte est toujours qualifié au XXI<sup>e</sup> s. de paraphrase systématique de Nicomaque. Bien que certains historiens, moins sévères, reconnaissent que le texte de Jamblique contient des éléments importants absents de Nicomaque, seul N. Vinel restaure avec succès l'originalité de l'auteur.

L'*in Nichomachi Arithmeticom* n'a connu que deux éditions: celle de Tennulius (1668) et celle de Pistelli (1894). Ni l'une ni l'autre n'ont réuni les ingrédients indispensables d'une bonne édition

critique: Tennulius présente une simple copie du *Memmianus* (Paris. gr. 2093) et ne mentionne qu'une dizaine de corrections qui ne suffisent pas à clarifier sa traduction latine. Pistelli, qui ne propose aucune traduction, se contente de reprendre l'édition de Tennulius sans chercher à distinguer entre les leçons des divers manuscrits. L'édition de V., qui prend le *Laur.* 86, 3 (F) comme texte de référence, considère également les variantes des vingt-trois autres témoins et présente ainsi non seulement un texte critique mais également sa première traduction française. Par ailleurs, alors que Tennulius et Pistelli présentent un texte d'un seul bloc, V. divise l'*in Nicomachi Arithmetica* en cinq chapitres, dans lesquels il introduit des paragraphes qui suivent la progression du raisonnement de Jamblique. La remarquable concision de ce dernier, associée au jeu subtil des préfixes privatifs et des substantifs abstraits, permet de condenser en quelques mots une démonstration rigoureuse qu'il devait sans doute adresser à des lecteurs avertis. Ainsi, l'introduction complète et les nombreuses notes complémentaires de V. permettent d'appréhender sans difficultés, même pour un public non-initié, le contenu et l'originalité du traité. L'*in Nicomachi Arithmetica* s'avère en effet fécond en concepts nouveaux, tant mathématiques et philosophiques que linguistiques. On y retrouve, par exemple, une grande partie du vocabulaire technique néoplatonicien ainsi que des matériaux pythagoriciens inédits qui seront d'une grande importance pour la théorie arithmétique des carrés dits «magiques». De même, Jamblique aurait été le premier dans la tradition grecque à élaborer un concept arithmétique du zéro. L'*in Nicomachi Arithmetica* s'avère donc non seulement un témoin précieux pour notre connaissance du pythagorisme, mais aussi une œuvre originale et novatrice.

Stéphanie Demierre

*Daniel L. Schwartz: Paideia and Cult. Christian Initiation in Theodore of Mopsuestia.* Hellenic Studies 57. Harvard University Press, Center for Hellenic Studies, London 2013. XII, 170 p.

Cet ouvrage est consacré aux 16 *Homélies catéchétiques* de Théodore de Mopsueste (c. 352/355–428) redécouvertes en 1932 dans une version syriaque et éditées successivement par A. Mingana (1932–1933) et par R. Tonneau et R. Devreese (1949). L'auteur veut montrer comment, à travers ces prédications destinées aux candidats au baptême, Théodore cherche à élaborer une *paideia* spécifiquement chrétienne et à faire des futurs baptisés de véritables citoyens de la cité ecclésiale et céleste. Après une introduction qui donne une vue d'ensemble de la catéchèse antique et de la problématique de la conversion, un premier chapitre («Theodore's Life, Education, and Ministry») présente d'une manière succincte la vie et la carrière ecclésiastique de Théodore et rappelle à grands traits la controverse qui a affecté la transmission de ses œuvres suite à sa condamnation par le 5<sup>e</sup> concile (553). Le 2<sup>e</sup> chap. («Approaching Catechesis») est consacré à quelques aspects de la catéchèse antique, dont la *disciplina arcani*, dont Schwartz montre bien qu'il ne faut pas en exagérer l'efficacité, et aux stratégies rhétoriques auxquelles elle recourait. Le 3<sup>e</sup> chap. («The Community of Citizens») trace un portrait de la communauté dans laquelle allaient entrer les catéchumènes, et en particulier des responsables de leur éducation dans la foi («The Higher/Minor Clergy»). Ce n'est toutefois qu'avec les chap. 4 («Teaching the Creed») et 5 («Teaching Liturgy and Performing Theology») que l'auteur aborde vraiment ce qui constitue le sujet de son livre, d'une part, les homélies sur le symbole de Nicée et, d'autre part, celles sur le baptême et l'eucharistie. Dans ces 2 chap., l'A. insiste à la fois sur le contenu théologique et catéchétique des *Homélies* et sur les procédés rhétoriques utilisés par le prédicateur, notamment l'ἔκφρασις et ce que l'A. appelle la rhétorique de la simplicité. Cet ouvrage constitue une très efficace introduction à Théodore de Mopsueste et à ses *Homélies catéchétiques*, ainsi qu'à la pratique catéchétique de l'Église du IV<sup>e</sup> s., dans la partie orientale de l'Empire. L'A. cite abondamment les textes de Théodore en reprenant et en amendant au besoin les traductions de Mingana (au début de la citation de la p. 124, la modification aboutit cependant à un contre-sens).

Paul-Hubert Poirier

*Joseph E. Skinner: The Invention of Greek Ethnography: From Homer to Herodotus.* Greeks overseas. Oxford University Press, Oxford 2012. XI, 343 S.

Mit *The Invention of Greek Ethnography* legt J. Skinner eine reichhaltige und wohldurchdachte Studie vor, die der Entstehung resp. der Erfindung einer «Greek Identity» aus Diskursen der Differenz

gewidmet ist und eine Neuinterpretation der «Ethnography» und letztlich der sog. «Great Historiography», d.h. «narrative history», vorschlägt.

S. beginnt mit einem Aufriss der dominanten aktuellen Forschungspositionen und plädiert für die Notwendigkeit, sie zu überwinden (Ch. 1: «Ethnography before Ethnography»). Er schreibt dezidiert gegen das gängige Masternarrativ an, wonach in Griechenland die Kenntnis von und das Interesse an fremden Völkern – und *pari passu* ein Bild der eigenen, griechischen Identität – erst im Zuge des buchstäblichen «clash of cultures» der Perserkriege zum ernsthaften Anliegen geworden seien. Unter diesen neuartigen Bedingungen habe sich die diskursive Polarität «griechisch vs. barbarisch» ebenso herausgebildet wie die «Ethnographie» – mitsamt der sie konstituierenden Gattung der «Prosaschrift über nicht-griechische Völker». Diese Gattung, so S., sei in Wahrheit aber eine Erfindung des ausgehenden 19. Jh. und insbesondere Felix Jacobys (dazu insb. Ch. 1.5: «Structuring Discourse, Inventing Genre: Felix Jacoby and Greek Ethnography»); ferner sei die Theorie einer im Zuge der Perserkriege aufgekommenen Idee von «Greekness» (insb. vertreten von J. Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, 1997) ebenso ein modernes Konstrukt wie die insb. von strukturalistisch gesinnten Gelehrten kultivierte «Hellenen-Barbaren-Polarität» (insb. F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote*, 1980 und E. Hall, *Inventing the Barbarian*, 1989; s. Ch. 1.7: «Polarities Deconstructed»). Für seine eigene Definition von Ethnographie setzt S. auf «relatively broad-based criteria» (16): neben die herkömmliche *historiē* und entsprechende Prosatraktate stellt er materielle, sublitterarische und ikonographische Evidenz, wobei die «Praxis» (Bourdieu) und Prozesshaftigkeit der Herausbildung von Identitäten und Identifikationen vordergründig werden. S. untersucht dabei einen Zeitraum, der weit hinter die Perserkriege zurückreicht: «from Homer to Herodotus», wobei S. entsprechend seiner Zielsetzung, die Bedeutung der Perserkriege zu relativieren, einen besonderen Fokus auf die archaische Periode legt. Ch. 1 («Ethnography before Ethnography») gilt den theoretischen Grundlagen; Ch. 2 («Populating the Imaginaire») bietet eine Selektion von fremden und/oder mythischen Völkern, die im Prozess der Herausbildung griechischer Identität in Text und Bild eine besondere Rolle spielen: Betrachtet werden Völker, die vor den Perserkriegen diskursive Größen sind (Phäaken, Kyklopen, Hyperboreer, Skythen usw.); den Persern selbst ist dabei kein Kapitel gewidmet; Ch. 3 «Mapping Ethnography» stellt verschiedene Ausdrucksweisen des «ethnographischen Interesses» vor – z.B. Epitheta, Stereotypen, Listen und Kataloge wie insb. den iliadischen Schiffskatalog, Genealogien, Nostoi, Epinikien, Münzprägung; Ch. 4 zeigt anhand von Fallstudien (Delphi, Olympia), dass eine Idee *kultureller* (und nicht nur ethnischer) Differenz im Identitätsdiskurs bereits vor dem 5. Jh. operativ war; im abschliessenden Ch. 5 («The Invention of Ethnography») führt S. seine Ergebnisse zusammen: Es gebe keine griechische Identität, sondern griechische Identitäten, Produkte eines fortwährenden Prozesses des «positioning» (249). Dieser Prozess habe ganz unterschiedliche Ausdrucksweisen – Narrative, Bilder, Ideen (*ibid.*) – befördert; ethnographische Traktate und die Historiographie seien hierin tief verwurzelt. – Eine reichhaltige Bibliographie und ein Index beschliessen den Band.

Rebecca Lämmle

*Roger Brock: Greek Political Imagery from Homer to Aristotle.* Bloomsbury, London/New Delhi/ New York/Sydney 2013. XX, 252 S.

Dass die Bilderwelt eines Werkes einiges über den Kontext seiner Entstehung aussagen kann, ist von den homerischen Gleichnissen her bekannt. Brock konzentriert sich auf die Bildsprache, die zur Beschreibung der politischen Welt von Homer bis Aristoteles verwendet wird – eine in dieser thematischen Verengung und zeitlichen Erweiterung neue und gewinnbringende Unternehmung. Er zeigt dabei, wie die Benutzung scheinbar klischeehafter Bilder wie des Staatsschiffs oder des Staats als eines Haushalts permanentem Wandel unterliegt, der sich vor dem Hintergrund der Zeitumstände erklären lässt. In einem ersten Teil werden die einzelnen Bilder in ihrer Entwicklung beschrieben: Götter, Haushalt und Familie, Hirte und Herde, das Staatsschiff sowie der Körper – jeweils unter Einbeziehung verwandter Bilder wie dem Staatsmann als Wagenlenker oder dem Bürgerkrieg als Krankheit. Im zweiten Teil werden Muster in der Verwendung der Bilder innerhalb einer Epoche (Archaik, 5. Jh., 4. Jh.) präsentiert und eine politische oder kulturhistorische Verankerung gesucht.



Die Zusammenhänge, die hergestellt werden, sind überzeugend. Genannt sei lediglich die Zunahme von Haushaltsmetaphern für den Staat als Folge der stärkeren ideologischen Ausprägung der Demokratie im 4. Jh. Die zahlreichen Probleme in der Quellenlage, die sich beispielsweise durch die Athenzentrierung oder den Wechsel von Dichtung zur Prosa mit dem Beginn des 4. Jh.s ergeben, kann B. nicht lösen, benennt sie aber klar.

Der Einsatz der Gleichnisse und ihre Tendenz reflektieren vor allem die dominanten Themen einer Zeit und die Einstellung der Autoren bzw. ihres Publikums dazu. Auf der allgemeinen Ebene ergibt sich also, dass sich an den Gleichnissen Entwicklungen des öffentlichen Diskurses ablesen lassen, die in den Volltexten vielleicht schwerer zu fassen sind. Beeindruckend ist aber vor allem die Vielzahl an Beobachtungen im Detail: B. erweist sich als äusserst einfühlsamer Leser der Texte, der die Zwischentöne einer Metapher, ihre historischen und literarischen Einflüsse zu ergründen versteht. Die Einzelpassagen werden nicht zugunsten globaler Thesen in ein interpretatorisches Korsett gezwängt. Auch bei diesem Blick aufs Detail ergeben sich interessante Ergebnisse: Wer wäre darauf gekommen, dass das Staatsschiff nicht ein beliebiger Typ ist, sondern ein Fünfzigrunderer, mithin eher ein Handels- als ein Kriegsschiff?

Der Endnotenapparat, der mit der Bibliographie mehr als die Hälfte des Buches ausmacht, erhöht die Zahl der bemerkenswerten Beobachtungen weiter und unterstreicht die beeindruckende Belesenheit des Autors.

Gunther Martin

*Jay Fisher: The Annals of Quintus Ennius and the Italic Tradition.* The Johns Hopkins University Press, Baltimore 2014. XI, 206 p.

La monografia, nata da una tesi di dottorato, si propone di analizzare la presenza di elementi italici negli *Annales* di Ennio: punto di partenza, per l'operazione di Fisher, è il testo, riletto in funzione della commistione tra culture messa in atto da un poeta che è anche *philologus* nel senso antico del termine (se non, secondo l'autore, quasi un *veótepos*, tanta è l'attenzione ai dettagli). L'indagine si articola in 5 cap., che tengono conto di un complesso di problematiche: a partire dal ruolo di Ennio nella cultura di matrice italica, F. contrappone alcuni aspetti di tale tradizione a componenti più prettamente greche, fino a prendere in esame la dimensione rituale che si può ritrovare nel celebre passo dell'*Augurium Romuli*, quindi nei libri VI e I del poema enniano. F. sembra rimettere in discussione lo stesso concetto di «tradizione», troppo semplicisticamente equiparato, almeno nel caso di Ennio, ad una pedissequa resa in latino del modello greco. L'erudizione enniana pare invece manifestarsi proprio attraverso il ricorso a elementi non greci, che investono tanto la sfera lessicale e semantica quanto l'ambito più propriamente culturale, con probabili riecheggiamenti di pratiche e usanze italiche, osco-umbre e sabine: l'identità nazionale romana, pare sostenere F., si forma anche grazie a tale rielaborazione della lingua e della tradizione. Su entrambi i fronti l'analisi si mostra rigorosa: da un punto di vista linguistico colpisce favorevolmente il confronto sistematico svolto rispetto al latino vivo delle iscrizioni; quanto agli elementi propri del bagaglio culturale italico, l'autore mostra di padroneggiare al meglio le fonti e la vasta letteratura di riferimento.

La bibliografia, che rivela una predilezione per pubblicazioni di ambito storico-linguistico, è essenzialmente ben curata: per quanto le opere di Vahlen e Skutsch restino imprescindibili, colpisce la totale mancanza di riferimenti a S. Mariotti e S. Timpanaro.

Il volume è nel complesso uno strumento di sicuro valore, utile allo scopo di distinguere dati marcatamente italici dal resto della tradizione cui Ennio attinse; l'autore consegna alle stampe un'opera destinata ad essere utilizzata con profitto non solo dagli ennianisti, ma anche dai linguisti e dagli studiosi di letteratura latina arcaica.

Alessandro Fabi

*Claudio Faustinelli: Dall'inganno di Ulisse all'arco di Apollo. Sul testo e l'interpretazione di Lucil.*

836 M. Memorie dell'Accademia delle scienze di Torino. Accademia delle Scienze di Torino, Torino 2013. 55 p.

Source de frustration pour le lecteur en quête de repères contextuels, les textes transmis de manière fragmentaire peuvent se révéler un terrain glissant même pour le philologue averti. C. Faustinelli nous le prouve en revenant, à juste titre, sur l'interprétation de Lucil. 836 M. et en proposant une

nouvelle lecture de ce fragment, qui s'oppose à l'exégèse unanime avancée par les éditeurs du XX<sup>e</sup> s. à la suite de Marx et Francken.

Le fragment en question est un sénaire iambique incomplet (*Quis tu homo es? – Nemo homo sum*) transmis par le grammairien Charisius pour documenter un usage affaibli, adjectival, de *nemo*. Selon les éditeurs, le texte ferait allusion au stratagème employé par Ulysse pour tromper Polyphème, anecdote racontée dans Hom. *Od.* 9,366–367 et parodiée par Aristophane (*Guêpes* 184): dans ce cas, *Nemo* serait donc l'équivalent latin d'Ὀὔτις employé comme nom propre. Cette assertion est lourde de conséquences car il en est découlé des considérations générales sur les modèles propres au genre satirique (que l'on trouve notamment dans le volume de U. Knoche, comme F. l'indique à la p. 14, n. 36). F. reproche aux éditeurs d'avoir cherché le sens général du fragment en dehors du texte lui-même et de ne pas avoir tenu compte du contexte de citation. Le *Neapolitanus* IV.A.8, un manuscrit du VII<sup>e</sup>–VIII<sup>e</sup> s. fondamental pour la constitution du texte du grammairien, comporte, en effet, une lacune après la citation lucilienne: on peut la combler grâce à la leçon d'un *codex deperditus* qui est parvenue jusqu'à nous à travers des *excerpta* (*Quis tu homo es? – Nemo homo sum, arquitepens deus sum*). Le texte ainsi reconstitué présente un jeu de mots supporté par la double acception de *nemo homo* («je ne suis personne / je ne suis pas un homme») dont le sens est désambiguïsé grâce à la deuxième partie de la réponse («je ne suis pas un homme, je suis le dieu porteur d'arc»).

Il faut saluer la rigueur de la méthode d'investigation philologique suivie par F. qui ne laisse pas de doute sur la pertinence de son hypothèse: cette intervention modifie le sens global du fragment, et conduit à une différente appréciation des rapports entre ce fragment et les autres *frustula* attribués au I. XXIX du satiriste. Une future édition de Lucilius devra nécessairement en tenir compte.

Lavinia Galli Milić

*Daryn Lehoux/A.D. Morrison/Alison Sharrock: Lucretius: poetry, philosophy, science.* Oxford University Press, Oxford 2013. 326 p.

Dans une *Introduction* (1–24) qui mérite une lecture attentive, A. Sharrock propose de ne plus voir la poésie et la science comme deux concurrentes au sein de l'œuvre d'un Lucrèce qui aurait en quelque sorte réparti les marchés: l'austérité pour le *docere* et l'art pour le *delectare*. Le propos sera donc de considérer le rôle des moyens d'art dans les passages techniques de *De rerum natura*. L'A., très intertextualiste à l'anglo-saxonne, propose de voir le texte lucrétien non pas comme un manuel à partir duquel on reconstituerait la pensée d'un cercle de philosophes disparus, mais comme un objet investi d'un dialogue assorti d'un jugement porté sur ce qui est moins des sources que le prétexte à un dialogue esthétique. Plus intéressante est cette proposition qui est faite de considérer l'usage des ressources esthétiques comme des moyens de donner plus d'efficacité à la démonstration. L'orientation de ce livre ne porte pas à la rhétorique, mais on ne peut s'empêcher de trouver là des échos de ce que les rhéteurs affirment de l'emploi de l'*elocutio* dans la *probatio*. De fait, les passages techniques du *De rerum natura* apparaissent certes poétisés, mais moins au sens où l'entend l'A., puisque c'est essentiellement la sémantique, la tactique et la métricité qui fournissent à Lucrèce l'*aptum* de son renforcement esthétique – Lucrèce, en homme qui démontre plus qu'il ne montre, qui met en évidence au moins autant l'armature phrasique de sa démonstration que son contenu thématique, aime p. ex. rendre visibles ses mots grammaticaux en les insérant là où la tradition métrique ne les attendra plus. On ne reprochera toutefois pas aux auteurs leur manque d'égards pour des considérations linguistiques qui, d'ordinaire, n'intéressent pas les littéraires. Bien entendu, le contenu des articles ne correspond que de loin au propos de l'introduction qui tente d'unifier des textes que seule leur longueur empêchait de paraître séparément en revue. Les contributions sont ainsi, à quelques exceptions près, essentiellement de nature doctrinale et, *inuitis auctoribus*, constituent un très commode état de certains lieux doxographiques qu'il serait désormais sot d'ignorer.

Carole Fry

*Michael von Albrecht: Ovids Metamorphosen. Texte, Themen, Illustrationen.* Heidelberger Studienhefte zur Altertumswissenschaft. Winter, Heidelberg 2014. 262 p.

L'ouvrage est un recueil d'articles parus entre 1958 et 2010. Tous abordent les *Métamorphoses* d'Ovide, mais par des biais fort divers. Les 15 chap. réunis – autant que les livres des *Métamorphoses* – sont

regroupés en 5 thématiques. Certaines recherches sont très approfondies et comportent une abondance de notes et de références (en fin d'ouvrage); d'autres n'en ont que peu.

Le premier chap. («Vorwort») explique en termes simples pourquoi l'œuvre d'Ovide mérite encore d'être lue aujourd'hui. Une bibliographie sélective (présentée tout d'un bloc) introduit les notes. La première thématique, «Autor und Werk», compte 2 chap. (2–3): l'un situe brièvement Ovide dans son époque, l'autre, le plus long, est aussi le plus intéressant. Il présente des résultats inédits et comporte une notice bibliographique thématique. Il traite des liens entre le texte et ses illustrations, sur la base d'une édition anonyme du XVIII<sup>e</sup> s. Von Albrecht montre que l'analyse de ces images peut aider à saisir certains aspects de composition du poème et notamment à percevoir l'unité que constitue chacun des 15 livres de l'œuvre.

À l'inverse, les chap. 4 et 5 («Längsschnitte»), consacrés respectivement aux figures de Bacchus et de Vénus puis à la notion de «voyage», sont moins convaincants. Le premier ébauche un schéma comparatif mais le laisse inachevé, tandis que le second ne s'appuie pas sur la terminologie indigène. Les chap. 5 à 8, regroupés sous l'entête «Gestalten und Themen», exposent les enjeux profonds de trois récits (Actéon, Arachné, Orphée) et révèlent toute la finesse de l'analyse stylistique chez von Albrecht. Les questions posées dans les chap. 9 à 11 («Poetische Technik») sont captivantes: nature du prologue, fonction des comparaisons, influence des genres littéraires. Mais la référence à des concepts récents fait quelque peu défaut. Enfin les chap. 12 à 15 («Tradition und Fortwirken») traitent essentiellement de questions de réception, que ce soit à l'époque même d'Ovide ou dans l'œuvre de Dante, et jusqu'à aujourd'hui.

La variété est manifeste (il n'y a d'ailleurs pas de conclusion à l'ouvrage). Mais la structure même du livre tend à la dissimuler. En dehors des notes, seul le quatrième de couverture l'indique: «Fünfzehn alte Stiche ermöglichen einen frischen Zugang zum Ganzen». Or, c'est peut-être là le plus bel apport de ce livre: refléter le dialogue de toute une vie entre un philologue consacré et un chef-d'œuvre poétique, et qui ne cesse de se renouveler.

Matteo Capponi

*Caillan Davenport/Jennifer Mannley: Fronto: Selected Letters.* Classical Studies. Bloomsbury, London/New York 2014. XIV, 225 p.

La selezione di epistole, volta a ripercorrere in prospettiva storica vita e carriera di Frontone, fornisce un quadro privo di novità sostanziali, ma chiaro e documentato in maniera solida: il profilo che ne emerge è frutto del connubio tra avvocatura, magistero e impegno politico; si ha, al contempo, un'idea della fitta rete di conoscenze cui il retore fu esposto in virtù dei propri obblighi pubblici e privati. Le lettere sono commentate per lemmi e disposte secondo una datazione progressiva all'interno di 8 sezioni tematiche, ognuna delle quali è aperta da un paragrafo illustrativo.

Ampio spazio è concesso, nei primi 2 cap., all'educazione impartita da Frontone ai giovani Marco Aurelio e Lucio Vero, per quanto l'evoluzione del rapporto tra il maestro e i 2 allievi sia un motivo che ricorre diffusamente in tutto il volume. Il cap. quarto offre una testimonianza del legame con Marco che rivela toni intimi e numerosi dissensi, mentre il carteggio tra Frontone e Lucio, non meno intenso, si infittisce a ridosso della guerra Partica, scenario del cap. settimo. Tra i personaggi minori spiccano i casi di Erode Attico e Matidia, zia di Antonino, menzionati in funzione dei relativi processi.

Terza e quinta sezione si soffermano su specifici aspetti istituzionali. Il raggiungimento del consolato permette agli autori di analizzare le competenze dei *suffecti* come pure di soffermarsi sulla ben nota pratica del patronato, provata da raccomandazioni frontoniane in nome di personaggi di varia estrazione. L'ultimo cap., contenente scambi successivi alla morte della moglie di Frontone e del nipote di appena tre anni, è caratterizzato da stilemi comuni al genere consolatorio; affiorano, in più, dati di sicuro interesse circa alcune credenze religiose connesse all'alta mortalità infantile dell'epoca.

Nell'ampia bibliografia, per lo più anglofona, desta perplessità l'omissione di studi sul Palinsesto Ambrosiano-Vaticano, poiché non mancano discussioni di passi lacunosi o problematici la cui valutazione risulta particolarmente difficile in assenza del testo a fronte. La traduzione, spesso letterale, si affianca a quella, ormai datata, di Haines.

Lo studio può in definitiva essere utile anche agli specialisti, per quanto l'approccio fortemente divulgativo sembra suggerirne l'utilizzo in una fase di avviamento allo studio di Frontone.

Alessandro Fabi

*Stefano Asperti/Marina Passalacqua: Appendix Probi (GL IV 193-204). Traditio et renovatio 8. SISMEL, Firenze 2014. LXX, 101 p.*

L'*Appendix Probi* est sans doute le texte grammatical le plus célèbre. Il n'en demeure pas moins que son édition, hors celle que livra jadis Keil, n'a jamais été refaite de manière à lui donner sa pleine extension qui excède les 227 items de la liste fameuse, souvent publiée et encore plus souvent commentées des «n'écrivez pas X mais écrivez Y». Il est vrai que l'on peut trouver justifiée la dérélition dont ont été victimes les garnitures accompagnatrices de la célèbre liste. Il s'y trouve en effet de ces énumérations de formes, de constructions casuelles, de synonymes et de verbes dont on a ailleurs l'équivalent en plus généreux. L'édition qui en est procurée dans ce volume présente toutefois cet avantage d'être dotée d'un appareil de *testimonia* exhaustif et seul à même de permettre non seulement de reconstituer le réseau d'une tradition complexe, mais aussi d'appréhender le degré d'originalité, ou de trivialité, de l'information grammaticale portée par cette partie de l'*Appendix*. La liste occupe les pages 20 à 27 de cette édition. Là encore, l'apparat des *testimonia* joue son rôle en faisant valoir le degré de qualité des informations. L'apparat critique apparaîtra maigre, non qu'il soit insuffisant, mais parce qu'il n'y avait guère à dire d'un texte qui, malgré son contenu souvent anormal, n'a pas été trop malmené par les copistes – on aurait voulu attendre quelques révolutions d'une réédition, hélas on n'y gagne qu'en assurance et non en nouveauté. Une substantielle introduction (XI–LXIX) offre une vue détaillée sur la tradition manuscrite et un bilan de ce qu'il faut savoir sur l'ensemble de l'*Appendix* et plus particulièrement sur sa liste. Le principal porteur du texte, un *Neapolitanus Latinus 1*, a été complètement réexaminé et soumis à cet appareillage moderne qui permet de lire ce que l'œil échoue désormais à déchiffrer. Désigné comme *B*, ce manuscrit est datable de la fin du VII<sup>e</sup> s. voire des débuts du VIII<sup>e</sup> s., ce qui amène à modifier légèrement l'appréhension linguistique des faits de langue portés par l'*Appendix*. En effet, si l'on tient compte du fait que les items constitutifs de l'*Appendix* se sont progressivement agrégés de copie en copie, on doit considérer que ce qui se lit correspond presque à l'état de la langue du dernier copiste. On ajoutera que cette accrétion de données n'est pas uniquement diachronique, elle est également atypique puisqu'elle agrège des termes dont les états d'amuïssement laissent penser à des origines assurément méditerranéennes mais aussi germaniques. On se gardera toutefois d'oublier que les redressements proposés dans l'*Appendix* ne sont pas orthoépiques mais simplement orthographiques, ce qui doit amener à quelque prudence interprétative. Une bibliographie et surtout six index font le confort du lecteur qui trouvera en outre au revers de la couverture un CD-ROM porteur d'excellentes photographies d'ensemble du *Neapolitanus Latinus 1*, mais aussi d'une foule impressionnante de clichés de détail. Ceux-ci sont d'un intérêt extrême car ils témoignent de la difficulté qu'a présentée le déchiffrement et permettent d'en vérifier la solidité. On y découvrira également un texte de présentation des moyens techniques qui ont été nécessaires à l'effectuer. On fera l'acquisition de ce livre qui assurément attirera les linguistes mais aussi les praticiens de l'ecdotique qui y verront un modèle d'édition idéale.

Carole Fry

*Guido Paduano/Alessandro Russo: Alessandro Perutelli. Studi sul Teatro latino. Edizioni ETS, Pisa 2013. 187 p.*

Ce livre est l'œuvre de *pietissimi uiri*, résolus d'abord à achever et à publier le texte dans lequel leur maître et collègue décédé affirmait pouvoir établir un lien organique entre la comédie ancienne et la *togata* qu'il voyait en comédie plus politique que distrayante (69–81: *Pensieri sulla togata*). Les onze autres textes sont de nature exégétique et rassemblent des considérations qui englobent la totalité du théâtre latin. On y trouvera une préférence pour la comédie, mieux documentée, et peu de goût pour une tragédie qui, sans doute pour les mêmes raisons, n'est abordée qu'à propos d'études sur celles de Sénèque. La plupart des textes réunis ont été publiés ailleurs; hors celui consacré à la *togata*, deux sont clairement des inédits: *Una commedia doppia, Introduzione alla Rudens di Plauto* ainsi

que *Un autore alla ricerca del nuovo, Introduzione al Truculentus di Plauto*. Parfois, les indications de publication ne sont pas claires. Carole Fry

*Nicolas Lévi: La révélation finale à Rome. Cicéron, Ovide, Apulée.* Presses de l'université Paris-Sorbonne, Paris 2014. 537 p.

*La révélation finale à Rome!* Le titre de l'ouvrage a un côté tapageur qui siérait bien à l'un de ces romans signés par un bas épigone de Dan Brown, et sans doute serait-il faire preuve d'un mal venu surcroît de mauvais esprit que de mettre en doute la rédaction romaine des *Métamorphoses* d'Apulée, quand il ne s'agissait que de faire un bon titre selon cette mode très française qui veut de l'accroche puis du sous-titre explicatif. Je persifle mais je ne le devrais pas car ce livre vaut mieux que son titre. Le but que se fixe Lévi est de mettre en comparaison inédite le *Songe de Scipion*, le discours de Pythagore tel qu'il se lit dans le dernier livre des *Métamorphoses* d'Ovide et enfin le livre 11 de celles d'Apulée. Ces trois extraits ont pour trait commun de mettre en scène une révélation au sens que lui donne la mystique. Par force de sujet, l'ouvrage est ordonné comme la concaténation de trois monographies que l'on trouvera très indépendantes les unes des autres. On aurait aimé une pensée plus intégrative qui aurait conduit l'auteur à mettre en comparaison des thèmes et non de blocs d'œuvres. Et de fait, ce ne sont qu'onze maigres pages (455–465), dont une moitié sont consacrées au *Nachleben* du motif étudié, qui viennent lier quelques centaines de pages – on reste sur sa faim. Quelle que soit la qualité de l'ensemble, il demeure une impression d'inachevé d'autant plus prégnante que l'ensemble aurait gagné à une réécriture qui l'aurait concentré, allégé et débarrassé de ses lourds atours doctoraux ainsi que d'un « nous » accablant d'être constant et dont les auteurs français seraient bien avisés de se débarrasser, sauf à laisser croire à quelque psychose qui les diviserait en une foule indéterminée d'énonciateurs. Le travail de L. reste cependant d'une utilité bien réelle par le commentaire fouillé qu'il propose de passages de grande célébrité dont la tradition scientifique méritait une synthèse. Sous cet aspect particulier, le travail de L. sera plus utile aux spécialistes des auteurs qu'il aborde qu'aux historiens des religions soucieux d'apocalypse. Carole Fry

*Philippe Le Doze: Le Parnasse face à l'Olympe. Poésie et culture politique à l'époque d'Octavien/Auguste.* Collection de l'École française de Rome 484. École Française de Rome, Rome 2013. X, 664 p.

Les liens entre littérature et pouvoir à l'époque augustéenne ont retenu depuis longtemps l'attention des savants qui ont parfois manqué de la distanciation nécessaire pour évaluer ce phénomène et ont livré des jugements largement influencés par la conjoncture politique ou les valeurs esthétiques de leur siècle.

P. Le Doze, dans ce volume issu de sa thèse en Histoire ancienne soutenue en 2010 à l'Université de Nantes, revient sur la question pour l'aborder en historien, en partant de la réalité politique et sociale de l'époque et en se focalisant tout autant sur le point de vue d'Octavien/Auguste et de l'aristocratie que sur l'appréciation que livrent les poètes de leur rapport au pouvoir.

Le volume est structuré en 3 parties, toutes pourvues de conclusions partielles et générales bienvenus. Dans la première, Le D. évalue le rapport entre Auguste et les poètes en commentant les concepts d'idéologie, de propagande ou de censure à la lumière de la conjoncture politique et sociale de l'époque. Parmi les moyens qu'Auguste avait à disposition pour asseoir son *auctoritas* et gagner le consensus (p. ex. les *acta diurna*, l'évergétisme...), la poésie n'apparaît pas à Le D. comme un moyen de propagande adéquat: il en veut pour preuve le silence des poètes à certains égards, leurs positions parfois en désaccord avec le discours officiel, l'ambiguïté du message poétique et son public restreint. Dans la deuxième partie, l'auteur étend l'enquête aux aristocrates romains, et à Mécène en particulier, et considère leur relation avec l'entourage poétique comme étant bénéfique aux deux camps. La troisième partie est focalisée sur les ambitions politiques des poètes proches de Mécène (l'A. renonce à la dénomination restrictive et normalisée de «cercle littéraire», au vu des spécificités de ce réseau) dont Le D. affirme la genuïté du verbe, garantie par la perception que ces poètes avaient de leur statut de *uates* et par leur volonté d'exercer une influence sur le régime naissant et sur la société grâce à une «pédagogie du modèle» (qui «suppose que l'on

se présente en modèle – ou que l'on fasse jouer à une autre personnalité ce rôle – afin d'influencer un public», p. 489).

Se situant sur une troisième voie, quelque part entre l'idée d'une instrumentalisation des lettrés et une plus romantique affirmation de la primauté de l'inspiration, Le D. nous invite à relire Virgile, Horace, Properce et Ovide pour leur valeur de sources attestant que la poésie à l'époque augustéenne possède une dimension civique et peut être conçue comme un mode de communication politique conforme aux valeurs d'une *Res publica restituta*. Lavinia Galli Milić

**Fausto Giordano: Percorsi testuali oraziani. Tra intertestualità critica del testo ed esegesi. Premessa di Antonio La Penna.** Edizioni e saggi universitari di filologia classica 68. Pàtron, Bologna 2013. 127 p.

Ce petit livre n'est pas une monographie mais le recueil de sept articles dont quatre ont déjà été publiés ailleurs. Deux sont consacrés à Martial puis à Servius; les autres émergent à la *Rezeptionsgeschichte* du texte horatien. Il y est question des *Odes* et de R. Bentley (41–52), des *Épodes*, de Kiesling et de Pascoli (53–65), du 18<sup>e</sup> s. des nationalistes méridionaux (67–76), de la lecture qu'a effectuée au début du 20<sup>e</sup> s. G. Fortunato (77–96) et enfin de la traduction et du commentaire des *Odes* publiés en 1939 par F. Pastonchi (97–106). Pour des raisons d'incompétence personnelle, je ne m'attarderai qu'au second article (25–39: *Il testo di Orazio nelle citazioni di Servio*). G. y considère trois types de citations: celles qui ne s'accordent pas avec la tradition directe, celles qui s'accordent avec la tradition grammaticale, celles qui s'accordent avec tout ou partie de la tradition directe. L'intérêt de sa démarche tient en ce qu'elle met clairement en évidence la nature interprétative des choix qui sont faits lorsque la tradition se fait incertaine et que la mécanique lachmannienne s'enraye. Il en résulte une forme de lestage sémantique qui fera pencher le texte dans une direction interprétative particulière et créera un biais. Ainsi, lorsque l'intertextualiste militant se trouvera devant *carm.* 1,12,11 *blandum et auritas*, ne sera-t-il pas tenté de choisir la leçon *doctum et auritas* qu'il découvrira dans *Serv. georg.* 1,308 et qui le flattera si bien dans son avidité truffière? Il faut reconnaître qu'à partir du moment où une leçon est choisie en fonction de critères exégétiques, elle devient illustrative non plus d'un texte, horatien ou autre, qui se voudrait authentique, mais d'une projection esthétique ancrée dans un temps qui n'est pas celui de l'auteur ancien mais celui de l'éditeur-exégète moderne. L'histoire éditoriale d'un texte n'est pas celle d'une marche vers la vérité textuelle, mais un chapitre de plus dans une *Rezeptionsgeschichte* qui n'a pas le souci de G. Les avatars éditoriaux du texte de Properce sont de cet ordre, de même que l'ont été les conjectures créatives d'un Shakleton-Bailey.

Carole Fry

**Enrico Flores: Il testo anglo-tedesco di Manilio e Lucrezio.** Forme materiali e ideologie del mondo antico 44. Liguori, Napoli 2012. VIII, 126 p.

La réimpression de 11 articles de Flores, écrits entre 1979 et 2012, offre au lecteur un passionnant parcours dans les travaux de l'auteur sur la tradition textuelle des *Astronomica* de Marcus Manilius et, dans une moindre mesure, du *De rerum natura* de Lucrèce. Il soulève surtout de stimulantes questions méthodologiques sur le travail du philologue moderne.

Les deux premières contributions, portant sur le texte de Manilius, partent d'un détail philologique ou codicologique pour revisiter, l'un l'importance de la philologie hollandaise du XVIII<sup>e</sup> s. (1–12, *Housman e la filologia del '700 olandese (su Man. Astr. 5. 404–5)*, 1979), l'autre la saga de la transmission et des éditions manuscrites les plus anciennes, conservées ou supposées, d'époque humaniste, depuis la redécouverte du texte par Poggio en 1417 (13–35, *Su Man. Astr. 5. 130–39 in un foglio di guardia del Vind. lat. 32 della Bibl. Naz. di Napoli e sui codd. Mare. 12, 69 e Caesen. 25, 5 di Manilio*, 1987). Quelle que soit par ailleurs l'adéquation historique des reconstructions de Fl., ce dernier article illustre remarquablement tout l'apport qu'une histoire des livres attentive peut fournir à la philologie.

La virtuosité philologique cède alors le pas à la polémique, souvent fine et parfois assassine, contre M. D. Reeve et contre l'édition Goold de 1985 (37–47, *Risposta a M.D. Reeve sul Marcianus di Manilio* 49 *Capitolo N*, 1989; 49–54, *Recensione all'ed. di Manilio di G. P. Goold*, 1989; 55–67

*Aspetti della tradizione manoscritta e della ricostruzione testuale in Manilio*, 1993; 69–73, *La bibbia di Housman e Reeve*).

Après un répit dans l'histoire des textes et des livres (75–81, *Sul codice M 3678 degli Astronomicon libri di Manilio*, 2003; 83–85, *Sui codici malatestiani di Manilio e Lucrezio*, 2003), le lecteur retrouve la polémique, qui est au cœur des trois derniers articles (87–105, *Risposta a K. Mueller, M. Deufert, M. D. Reeve*, 2006; 108–110, *La critica del testo secondo Paul Maas*, 2004; 111–126, *Butterfield, la sua critica e la riscrittura di Lucrezio*, 2012); c'est du reste dans cette partie que Lucrèce, mentionné dans le titre de l'ouvrage, passe au premier plan; dans le texte de 2006 notamment, Fl. répond aux attaques dont est l'objet son édition des trois premiers livres *De rerum natura*.

Le volume est placé sous le signe d'un axe philologique anglo-allemand, à qui l'auteur, un des maîtres d'une certaine école ou sensibilité italienne, fait un procès sans concessions, avec des arguments qui donnent à réfléchir. Car l'enjeu est profondément méthodologique: quand Fl. appelle à la barre des arguments comme les variantes d'auteur d'un poète mort trop jeune pour réviser entièrement son texte, les contaminations, les leçons hypothétiques d'humanistes reprises par la tradition, ou les vagues successives de révisions sur des antigraphes aujourd'hui perdus, ce sont tous les spectres de la philologie post-lachmanienne ou anti-lachmanienne qu'il convoque... Les questions posées, et la méthode utilisée pour y répondre, dépassent ainsi largement le texte de Manilio ou celui de Lucrèce; cette brochure mérite d'être lue par quiconque s'intéresse au travail critique sur les textes de l'Antiquité, notamment ceux qui étaient connus des humanistes!

Patrick Andrist

**Mario Varvaro: *Le Istituzioni di Gaio e il Glückstern di Niebuhr***. Monografie 11. Giappichelli, Torino 2012. 203 p.

Hasard heureux ou coup de chance provoqué par une stratégie qui s'est avérée payante? C'est là la question, mais aussi l'une des polémiques qui est née autour de la découverte en août 1816 du *Codex Veronensis*, par B. G. Niebuhr, professeur à Berlin et scientifique de renom. Beaucoup a déjà été écrit sur la découverte de ce palimpseste des *Institutiones* de Gaius, mais l'ouvrage de Varvaro apporte une pierre à l'édifice qui devrait mettre un terme à la discussion, tout en rétablissant les mérites indéniables de Niebuhr, mais aussi sa paternité de la 1<sup>e</sup> découverte des fragments de Gaius. V. se défend d'avoir écrit un plaidoyer pour Niebuhr (11) et c'est vrai. L'analyse est méticuleuse. En particulier, l'analyse de nombreuses lettres des divers protagonistes (dont une partie est retranscrite pour la première fois dans l'ouvrage de V., 113–192) montre combien cette découverte est d'abord le fruit d'une volonté claire de se rendre en Italie à la recherche de manuscrits contenant des textes inédits (ce plan est d'ailleurs dévoilé dans un courrier à Goethe le 13 avril 1816 [80]). Ce voyage fut finalement entamé par Niebuhr en juillet 1816 à la demande de Friedrich Wilhelm III de Prusse qui l'avait nommé ambassadeur et ministre plénipotentiaire auprès du St-Siège afin de renégocier l'organisation des diocèses de Prusse (ce qui fut fait le 16 juillet 1821). V. démontre de manière convaincante que, certes Maffei avait retranscrit des pages d'un *folium singulare non palimpsestum* portant sur le *de interdictis*, considéré comme ressortissant à l'origine au même *codex*, mais il n'y avait aucune indication sur la nature juridique du texte du *Codex* figurant sous les sermons de St-Jérôme (cf. 63 ss.; 98). D'ailleurs, dans son courrier du 4 septembre 1816 à son ami Savigny, Niebuhr hésite encore sur la paternité du texte, qu'il attribue dans un premier temps à Ulpian (120). C'est surtout les explications liées à la discussion du jeune Witte à l'issue d'un cours de Savigny (72) qui mettent en lumière les explications de Savigny à Niebuhr dans sa lettre du 23 octobre 1816 (également reproduite 127ss.). V. montre aussi le rôle, en partie sulfureux du Comte I. Bevilacqua Lazise dans la polémique en Italie au moment de cette découverte, liée aussi à un article diffamatoire de G. H. Merkel publié en décembre 1816.

V. convainc pleinement! L'expression «Glückstern», utilisée par Niebuhr dans son courrier à Savigny (77), ne veut pas dire «hasard», mais bien que par une recherche systématique et déterminée de palimpsestes pouvant contenir des textes juridiques inédits, Niebuhr a bénéficié d'une dose de chance pour finalement être le premier à identifier la *scriptura inferior* du *Codex Veronensis* comme étant le texte des *Institutiones* de Gaius.

Pascal Pichonnaz

Marie-France Guipponi-Gineste/Céline Urlacher-Becht (éds): **La renaissance de l'épigramme dans la latinité tardive. Actes du colloque de Mulhouse (6–7 octobre 2011)**. Collections de l'Université de Strasbourg. Études d'archéologie et d'histoire ancienne. De Boccard, Paris 2013. 571 p.

Ces actes de colloque consacrés à l'épigramme dans la latinité tardive d'Ausone à Venance Fortunat s'intéressent non seulement aux produits littéraires eux-mêmes, mais aussi à la production et aux conditions socio-culturelles qui l'ont accompagnée. Les 27 contributions – 7 en italien, 2 en allemand et les autres en français – sont réparties en 4 chap.: 1. «Le renouveau de l'épigramme traditionnelle» (41–161), 2. «L'épigramme chrétienne: histoire et esthétique d'un 'genre'» (163–238), 3. «Entre épigramme traditionnelle et épigramme chrétienne» (239–377) et 4. «Collections' d'épigrammes» (379–477). En quelques mots introductifs, les éditrices recueillent les grandes lignes émergeant des diverses contributions, avant que J.-L. Charlet n'ouvre les actes par un «Panorama liminaire de l'épigramme latine tardive» (29–39), dans lequel il démontre la diversité que retrouve le genre à cette époque et établit une typologie de sous-genres très commode. Comme également d'autres contributeurs, il parle de renaissance pour cette efflorescence que connaît l'épigramme latine dès le courant du IV<sup>e</sup> s. jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup> s. et fournit ainsi le titre aux actes. En guise de bilan, A. Franzoi propose dans sa contribution conclusive «Mesures (et nature) de l'épigramme latine tardive dans les témoignages littéraires du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle» (483–491) une brève analyse des raisons qui ont poussé certains auteurs à des infractions face aux traits distinctifs de l'épigramme donnés par les auteurs tardifs, à savoir la brièveté et le caractère licencieux. Les différentes études réunies, qui s'intéressent tant aux épigrammes traditionnelles que chrétiennes, tentent de répondre à la complexe question des influences (tradition épigrammatique grecque et/ou latine, d'autres genres littéraires ou sources chrétiennes), elles démontrent diverses innovations que connaît le genre dans l'Antiquité tardive tant dans le contenu que dans la forme, s'intéressent au public de ces œuvres ou cherchent à éclaircir la composition de collections d'épigrammes. Le recueil se termine par une riche bibliographie générale, suivie d'un index *locorum*, d'un index des noms, ainsi que d'un index des notions, lesquels, à l'instar des résumés en deux langues (français, italien, anglais ou allemand) en tête de chaque contribution, aident beaucoup le lecteur à se repérer dans ces actes au contenu très riche et offrant une excellente vue d'ensemble sur l'épigramme dans la latinité tardive. Céline Leuenberger

Walther Scholl: **Der Daphnis-Mythos und seine Entwicklung. Von den Anfängen bis zu Vergils vierter Ekloge**. Spudasmata 157. Olms, Hildesheim 2014. XXIX, 667 S., 1 Karte, 1 Falttafel, 2 beigelegte tabellarische Synopsen.

In dieser überarbeiteten und erweiterten Druckfassung seiner Frankfurter Dissertation aus dem Jahr 1981 erschliesst Scholl – auf der Grundlage der zur Verfügung stehenden antiken Primär- und Sekundärtexte, die Daphnis zum Thema haben, sowie von Textzeugnissen zu wesensverwandten Mythen und Märchen – sieben Versionen bzw. Bearbeitungen des Daphnis-Mythos, ferner deren zeitliche Abfolge, den Ursprung des Daphnis-Mythos aus einem Volksmärchen des Typs «von der gestörten Mahrtenehe» sowie die ursprüngliche Verortung des Daphnis-Mythos, den wohl Stesichoros erstmals literarisch bearbeitete, in (Mittel-)Sizilien. Als besonders wirkmächtig erweisen sich die Bukolisierung des Daphnis-Mythos durch Theokrit und Vergils Deutung des Daphnis als Heilsbringer, mit dessen Apotheose (*Ecl.* 5) das Goldene Zeitalter wiederkehrt. Von da ausgehend zeigt S., dass bestimmte Gedanken und Anschauungen von *Ecl.* 4 ebenfalls im Daphnis-Mythos wurzeln und der *puer* in *Ecl.* 4 in seinem Wesen und Wirken dem Daphnis von *Ecl.* 5 ähnelt. Daraus ergeben sich ganz neue Impulse für die Interpretation von *Ecl.* 4.

S.s akribische Studie ist – bei aller Weitläufigkeit, die sich aus dem von zahlreichen Zwischenresümées geprägten methodischen Vorgehen ergibt – ausgesprochen flüssig geschrieben und gedanklich jederzeit nachvollziehbar. Allerdings werden die hypothetischen Versionen gelegentlich so behandelt, als ob sie evident wären, was weitere Schlussfolgerungen stringenter erscheinen lässt, als sie vielleicht sind. Im Bereich von Vergils *Eklogen* wird der Entstehungschronologie der Einzelgedichte wesentlich mehr Gewicht beigemessen als der Gesamtkomposition. Die Skizzierung der Rezeption des Daphnis-Stoffs bis ins 20. Jh. ist sehr Longos-lastig; im Hinblick auf Vergil wäre hier zumindest die geistliche Hirtendichtung eines Friedrich Spee von Langenfeld oder Laurentius von



Schnüffis mit ihrer Gleichsetzung von Daphnis und Christus erwähnenswert gewesen. Die dem Hauptteil der Dissertation vorgeschalteten Textzeugnisse bietet S. überwiegend in fremden (teils englischen) Übersetzungen, die gelegentlich erklärungsbedürftig sind (vgl. 9 das sicherlich nicht mehr jedermann geläufige «Oxhofffass» in der Übersetzung von W. Mannhardt aus dem Jahr 1884). Mit Anmerkungen geht S. sparsam um (durchschnittlich eine Fussnote auf 10 S.; es finden sich allerdings auch Kurzverweise im Haupttext); Druckfehler sind rar und nur zweimal entstellend («Ravel» statt «Ravel» 444 und «vestigial» statt «vestigia» 530). Drei Indices beschliessen den Band, von dem man wünschte, er wäre schon viel früher publiziert worden.

Werner Schubert

*Gregory O. Hutchinson: Greek to Latin. Frameworks & Contexts for Intertextuality.* Oxford University Press, Oxford 2013. XII, 438 p.

Ce livre est exceptionnel. Le lire, c'est toutefois se placer en position méditative sous la haute cascade glacée d'un torrent de printemps. Il assène à son lecteur le flux bondissant, riche et tonique mais accablant d'une érudition parfois à peine ordonnée, toujours capricante et continûment servie dans un style qui, pour impeccable qu'il soit, emporte mais brutalise. Le propos général est d'extraire les intertextualistes d'œuvres qu'ils envisagent souvent de manière par trop centripète, selon une méthode qui réduit occasionnellement leur monde cognitif à de la théorie et aux seuls extraits comparés – un peu de mise en contexte historique et littéraire étant parfois une extrémité déjà soupçonnable de positivisme. Il s'agit donc d'ouvrir le monde interprétatif et de l'étendre. La première partie du livre (5–42: *Time*) est le prétexte à évaluer le regard que porte un Romain réputé courageux sur un Grec prétendument artiste. Hutchinson, en anglo-saxon crument empirique et sans doute aussi par inclination personnelle, n'a pas la fibre psychologisante; c'est pourtant du narcissisme romain dont il traite, de ce sentiment de supériorité compensatoire d'une estime de soi défaillante et rendue comme telle non par quelque traumatisme que ce soit mais tout simplement parce que l'esthétique du temps enfermaient les Latins dans une secondarité dont ils n'ont pu, su ou voulu s'affranchir; le jeu intertextuel n'est après tout que le résultat d'une impuissance à exister par soi-même qui parfois fascine les universitaires. La seconde partie (45–132: *Space*) est d'ordre sociologique; il y est montré comment une société romaine, d'essence ploutocratique plutôt qu'aristocratique, incorpore l'héritage grec dans la matérialité d'un environnement qui oscille du soi à l'autre selon une balance qui est celle de l'éloignement: avoir une statue grecque chez soi ou faire un stage oratoire en Grèce sont symboliquement et identitairement des choses très différentes. La troisième partie (135–219: *Words*) fait toucher au délicat problème qu'a posé l'adaptation du grec par des Latins persuadés que leur langue en descendait directement; le problème se complique encore du fait qu'ils ne distinguaient pas la traduction de la transposition dans ce qui restera toujours, au moins jusqu'au christianisme, le lieu d'une prise de pouvoir et d'un dialogue esthétiques. La quatrième partie (223–354: *Genre*) touche à la *uexata quaestio* de la généricité. En Britannique bienheureusement préservé de ce que l'on appelle communément «la théorie», H. adopte une perspective d'ordre phylogénétique qui fait suivre prose et poésie dans des développements qui se constituent en genres non pas déductivement mais inductivement. On pourrait ainsi être amené à ne considérer comme traits distinctifs d'un genre non pas ce qui en reste invariant sous changement d'auteur et d'époque, mais ce que l'on en comprend dans l'ici et le maintenant communicationnel. En bref, il pourrait ne pas y avoir d'ontologie du genre. Le genre ne posséderait alors de traits distinctifs qu'accidentels, il en deviendrait ce que le poète désigne comme tel par catégorisation rétrospective: «Une épopée, c'est ce que je viens de faire.» Cette attitude rend compte de la variance grecque qui permet par exemple de mettre à peu près n'importe quoi sous forme élégiaque. Le cas romain montre une situation assurément plus réglée; il n'en demeure pas moins que l'axiomatisation générique ne s'est pas faite, en tout cas pas par le biais sémantique. Après tout, lorsqu'un grammairien se trouve dans l'obligation de dire ce qu'est un accusatif, il formule une réponse morphologique et non pas fonctionnelle; lorsque ce même grammairien doit parler de l'adverbe, il ne raisonne pas sur sa nature, il en dresse la liste. La taxinomie romaine reste une affaire de signifiant et non de signifié. Ceux qui voudront une conclusion à ce maître-livre la feront eux-mêmes. Cette absence met en lumière le seul mais consistant *uitium* de cet ouvrage qui est le défaut de synthèse. H. est assurément d'une érudition hors du commun, ses phénoménales capacités cognitives le mettent en capacité de relier des faits

comme personne ne l'a encore fait, mais il parcourt son monde factuel et rationnel avec une célérité hyperactive qui épuise un lecteur parfois près de s'écrier: «Et si on s'arrêtait un peu pour regarder le paysage!». L'activité cérébrale, tout riche, créative et piquante soit-elle, peut parfois prendre l'aspect d'une fuite.

Carole Fry

*Christiane Reitz/Anke Walter* (éds): **Von Ursachen sprechen. Eine aitiologische Spurensuche. Telling origins. On the lookout for aetiology.** Spudasmata Band 162. Georg Olms, Hildesheim/Zürich/ New York 2014. 587 p.

Le présent volume rassemble dix-neuf communications que les organisateurs d'un colloque ont voué aux stratégies narratives telles qu'elles sont mises en œuvre par les auteurs de récits étiologiques. Tout y est couvert tant en terme de période que de genre; on y trouve même quelque chose d'aussi incongru qu'instructif sur la *Marseillaise*, l'hymne national français. Le propos fédérateur de ces communications, qu'il ne saurait être question de résumer dans un si bref compte rendu, est la recherche des formes et avatars d'une manipulation, celle d'un événement fondateur dont la narration est toujours instrumentalisée. Les linguistes s'écrieront évidemment qu'ils n'y voient là que truisme puisque le langage est par essence un moyen de manipulation. On concédera de la nuance aux littéraires qui en l'occurrence me semblent reconnaître deux tendances à une instrumentalisation étiologique qu'ils aperçoivent à l'origine même de la littérature narrative. La première tendance la ferait le pur instrument d'une propagande politique destinée à consolider la cohésion d'un groupe social par l'identification et la mise en valeur de son origine; cette affirmation identitaire est à fins endogènes – le groupe trouve sa consolidation en désignant ce qui fonde son estime de soi – mais aussi exogènes – le groupe se distingue de ses concurrents en ancrant sa singularité dans ses origines. L'autre tendance dirige l'instrumentalisation vers le jeu littéraire. On lui distingue deux polarités, celle de l'étiologie que je qualifierais de «vivante», celle dont le rôle est encore pleinement socio-politique, voire technique, comme en médecine – lorsque Varron évoque la fondation de Rome, il valorise plus l'identité romaine que sa qualité personnelle d'auteur; l'élan propagandiste l'emporte chez lui sur la revendication de soi. À l'opposé, se trouve l'étiologie que je qualifierais de «morte», celle dont le rôle n'est plus que purement littéraire – lorsqu'un Ovide s'inquiète de la métamorphose de Daphné, il s'enferme dans son solipsisme d'esthète et ne songe plus dès lors qu'à conforter son seul et unique ego de littérateur. Bien entendu, tout se trouve entre les deux bornes de ce spectre étiologique – lorsque Stace évoque la fondation de Thèbes en la faisant une seconde Rome, il vise à un peu de socio-politique et à beaucoup de confort d'ego; lorsqu'Ovide rédige ses *Fastes*, c'est autant l'identité romaine qu'il valorise que sa propre personnalité d'auteur. Un sens équilibré du compromis amènera donc à pondérer les choses au sein d'un type que je qualifierai par défaut de «mixte», qui offre cet avantage de permettre de considérer le récit étiologique, une fois débarrassé de ses atours et encombrements, comme le lieu d'un partage narcissique effectué entre un auteur et le groupe qui le mandate. Et de fait, lorsque le récit étiologique se trouve fortement ancré dans sa gangue socio-politique, la prime narcissique s'attribue presque jusqu'à l'exclusivité au groupe qui en tire sa solidité identitaire; et il faut le génie d'un Pindare ou d'un Horace pour que l'auteur en tire sa propre valorisation. En revanche, lorsque la pression socio-politique diminue, voire s'efface, l'auteur en gagne d'autant de quoi se faire valoir. On ne manquera évidemment pas de remarquer qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire et que, si l'on analyse l'œuvre de Stace, l'on admire celle de Pindare.

Carole Fry

*Farouk F. Grewing/Benjamin Acosta-Hughes/Alexander Kirichenko* (éds): **The Door Ajar. False Closure in Greek and Roman Literature and Art.** Bibliothek der Klassischen Altertumswissenschaften, Band 132. Winter, Heidelberg 2013. IX, 304 p., 24 ill.

Ce volume collectif, issu d'un congrès organisé à Vienne en 2009, est à la fois un hommage aux travaux majeurs de D. Fowler sur la clôture et une exploration critique et stimulante du concept de fausse clôture en tant que phénomène littéraire et artistique. Une «false closure» est le lieu «where the text seems to pause or end but the external division has not yet been reached» (97). Partant de cette définition, qui est focalisée sur le texte, les organisateurs ont eu l'heureuse initiative d'élargir le champ d'investigation au visuel, en incluant également des contributions concernant des artefacts

tels les Mosaïques du Nil à Préneste (G. Ferrari), diverses représentations artistiques de la narration du cycle troyen (D. Petrain), ou encore la Casa degli Epigrammi à Pompéi (M. Squire), cf. chap. III. *Looking at Closure*.

Chacun à sa manière, les 15 auteurs de ce recueil explorent la portée heuristique de cette catégorie selon les approches les plus diverses, en remettant en question sa pertinence, ce qui se produit – mais pas uniquement – dans les contributions appartenant à la première section de l'ouvrage (I. *Questioning closure*, avec des articles de F. Dunn sur la fin de l'*Œdipe roi* de Sophocle, C. Kaesser sur les fins trompeuses dans la littérature antique, notamment dans les *Fastes* d'Ovide et C. Whitton sur le rôle de l'épître 9,40 de Pline le Jeune en tant que lettre de clôture du recueil). Au chap. II (*Time, Space, and Closure*) le concept de fausse clôture est mis en relation avec les dimensions de l'espace et du temps: M. Asper explore quelques récits étiologiques et leur emploi paradoxal en tant que stratégies de clôture; M. Lowrie se concentre sur les différents modèles romains de fondation proposés par les écrivains augustéens; et V. Rimmel analyse la récurrence de la métaphore de l'arène et du cirque dans les vers de Virgile, Horace, Lucain et Martial en tant qu'image paradoxale d'un espace circonscrit mais contenant un mouvement sans limites, et donc apte à exprimer une poétique de fausse clôture. Les 5 articles du chap. IV (*Performing Closure/ Reading False Closure*), dans leur ensemble, «can be understood as advancing the argument that false closure is probably the only type of closure attainable (and desirable) in literature» (14). La palette des ouvrages ici considérés est vaste: les *Métamorphoses* d'Apulée (A. Kirichenko), *Properce* 3 (J. Wallis), les collections d'épigrammes (R. Höschele), les hymnes grecs, destinés à être répétés et donc conçus comme des histoires sans fin (I. Petrovic) et l'*Histoire vraie* de Lucien (M. Baumbach), dont la narration s'interrompt intentionnellement pour inviter le lecteur à interagir avec l'œuvre, que ce soit en imaginant la suite du récit ou en réfléchissant sur sa singulière, lire non-aristotélicienne, esthétique structurelle.

P. Hardie occupe à lui seul le chap. V (*Beyond closure*) par une réflexion sur la polysémie du mot *fama* (renom, rumeur, tradition...), tel qu'il apparaît dans des textes classiques mais aussi dans Chaucer, Milton, Pétrarque et Vida: où ce mot, à premier abord tout à fait apte à conclure la narration, semble plutôt annoncer un nouveau début. Une abondante bibliographie et un *index locorum* complètent ce recueil stimulant dont ce compte rendu ne peut offrir qu'un pâle reflet.

Bien plus qu'un volume sur des textes qui n'en finissent pas de finir, cet ouvrage confirme la fécondité d'une catégorie qui est ontologique avant d'être esthétique et qui laisse la porte entrouverte à l'interprétation du lecteur.

Lavinia Galli Milić

*Corinne Jouanno: Ulysse. Odysée d'un personnage, d'Homère à Joyce*. Ellipses Éditions, Paris 2013. 570 p. 8 pl.

Le gros volume de C. Jouanno vise à faire un portrait global du personnage d'Ulysse. La démarche s'articule autour d'un axe chronologique qui va de l'œuvre homérique à la réécriture de J. Joyce. Dans la première division, «Ulysse antique», le personnage est observé d'abord par le biais des genres littéraires (épopée et tragédie), puis selon une organisation plus thématique (Ulysse comique en Grèce et à Rome de la période classique jusqu'à Lucien, puis Ulysse séducteur et menteur, enfin Ulysse rhéteur et modèle moral). La seconde division, «Ulysse du Moyen âge au XX<sup>e</sup> siècle», adopte une perspective beaucoup plus thématique, tout en gardant une certaine organisation chronologique (fonction pédagogique, utilisation rhétorique et politique, incarnation du voyage et du retour); cet ensemble se conclut sur une partie intitulée «Expérimentations odysseennes», qui regroupe certaines lectures du XX<sup>e</sup> siècle, notamment les œuvres télévisuelles et la construction de J. Joyce. Le volume est complété par deux sommaires (*Iliade* et *Odyssee*), un glossaire, une large bibliographie (études diachroniques, études sur le monde antique, études sur le Moyen âge jusqu'à la modernité) et un index des personnages, auteurs et œuvres. Les pages centrales sont occupées par huit planches en couleur, qui reproduisent des représentations du mythe, de l'Antiquité au XX<sup>e</sup> siècle.

L'introduction, très brève, affirme la popularité du personnage, qui explique la nécessité de choisir certaines œuvres et d'en exclure d'autres; les œuvres retenues sont, en général, les plus connues. L'auteur ne mentionne toutefois pas ce qui fait la particularité de cette étude en regard des

analyses déjà faites et n'énonce pas les buts poursuivis. Comme on le sait, les Éditions Ellipses se sont longtemps spécialisés dans les ouvrages didactiques et pédagogiques. On pourrait donc croire que cet ouvrage s'adresse à un public vaste, intéressé par la culture antique et sa récupération dans la modernité. Toutefois, ces informations, en plus de l'absence de conclusion, n'aident pas à mieux saisir ce qu'entendait faire l'auteure. Dès lors, le lecteur est laissé à lui-même pour découvrir le sens de la démarche. Ce portrait d'Ulysse a le grand mérite de regrouper en un même volume les lectures les plus importantes du personnage, de citer amplement les textes, qui sont situés dans leurs contextes historiques et littéraires, et de mettre à plat plusieurs des complexités du héros odysseén. Une telle entreprise ne pouvait bien sûr pas mener à des analyses exhaustives de versions particulières. Le regroupement plus thématique de la postérité du mythe permet certaines lectures particulièrement stimulantes, même si l'angle d'approche entraîne quelques chevauchements. Comme dans toute approche thématique, il est possible de discuter la pertinence de tel ou tel regroupement; toutefois, les divisions choisies ont l'avantage de rendre sensibles les filiations entre les œuvres littéraires.

Le lecteur philologue trouvera donc dans ce volume une somme, qui permet et encourage des recherches futures; pour le curieux, il est une lecture claire et agréable, qui montre toute la complexité et la richesse de l'héritage antique, à travers l'un de ses héros les plus emblématiques.

Pascale Fleury

**Olivier Curty: Gymnasiarchika. Recueil et analyse des inscriptions de l'époque hellénistique en**

**l'honneur des gymnasiarques.** De l'archéologie à l'histoire. De Boccard, Paris 2015. XIV, 386 p. Dans les pas de Ph. Gauthier, O. Curty livre dans cet ouvrage une étude de la gymnasiarchie à l'époque hellénistique. En introduction, l'A. rappelle l'importance qu'avait le gymnase dans la Grèce antique et brosse un tableau diachronique rapide de l'évolution de cette institution en distinguant 3 périodes: classique, hellénistique, impériale. C'est à la 2<sup>e</sup> que s'intéresse exclusivement son étude, puisque cette période fournit des sources épigraphiques, qui renseignent pour la 1<sup>e</sup> fois sur la vie des gymnases et détaillent le rôle des gymnasiarques. L'ouvrage est divisé en 2 parties: un corpus suivi d'une synthèse. Le corpus rassemble 40 inscriptions de la Grèce continentale (10), des îles égéennes (12), de l'Asie Mineure (15), du Pont-Euxin (2) et de Sicile (1), celles de Pergame n'ayant pas été incluses pour différentes raisons (20–21). L'A. a choisi un système de symboles pour les distinguer, qui se révèle bien moins explicite qu'un titre coiffant chacune d'elles. Elles sont suivies d'un lemme, du texte grec, des notes critiques, de la traduction et d'un commentaire. Ainsi, une mise au point soignée pour chacune est mise à disposition du lecteur et la liste des cités dans le sommaire permet facilement la recherche. La 2<sup>e</sup> partie met en lumière les caractéristiques de la gymnasiarchie à l'époque hellénistique. Sont traités: les finances du gymnasiarque; le culte des dieux du gymnase, Hermès et Héraclès; les tâches dévolues au gymnasiarque avec, parmi elles, une attention particulière portée à la fourniture d'huile; des réflexions sur les décrets gymnasiarchiques qui posent la question du contrôle de la cité. Notons que les attestations sont peu nombreuses (on corrigera dans le schéma 6 le n° 8 Thessalonique classé dans le genre civique *a contrario* du corpus, ce qui modifie les données chiffrées de la p. 289) et que la pondération proposée par l'auteur à ces propres propositions emporte l'adhésion. Sans surprise, la spécificité de la basse période hellénistique est relevée. La question des procédures, plus technique, est abordée en dernier lieu. La conclusion offre une vue synthétique. Elle est suivie de 5 annexes traitant de points particuliers, d'une bibliographie à jour et de plusieurs index qui font de cet ouvrage un outil de recherche. L'A. a le souci de rester compréhensible aux non-spécialistes et nul doute que l'ouvrage fera référence sur cette institution à l'époque hellénistique. Guy Labarre

**Cédric Brélaz: Corpus des inscriptions grecques et latines de Philippes. Tome II La colonie romaine.**

**Partie 1 La vie publique de la colonie.** Études épigraphiques 6. École Française d'Athènes, Athènes 2014. 423 p., 56 pl.

Ce beau volume est le sixième et dernier dans la collection des *Études épigraphiques* publiées par l'École française d'Athènes, et le premier de la nouvelle série du *Corpus des inscriptions de Philippes (CIPh)* qui comptera 3 tomes, dont le deuxième, consacré à la colonie romaine, est scindé en 3

parties (les inscriptions relatives à la vie publique de la colonie; les inscriptions votives; les inscriptions funéraires). La cité de Philippes méritait depuis longtemps une publication systématique de ses inscriptions. Cette lacune avait déjà été partiellement comblée par la *Katalog der Inschriften von Philippi* (2000) de P. Pilhofer rassemblant quelque 800 inscriptions déjà publiées, mais dont la portée reste plus limitée que le présent volume, qui comprend de nouvelles éditions des inscriptions, des textes inédits et d'abondantes illustrations.

Des c. 1'500 inscriptions de Philippes connues à ce jour, ce tome II.1 consacré à la colonie romaine (territoire compris), et plus particulièrement à sa vie publique, en rassemble 225. 96 d'entre elles sont inédites ou partiellement inédites, dont 42 épitaphes, 2 tables de mesures (n° 32 et 158) ainsi que – parmi bien d'autres – une dédicace monumentale à la famille impériale datant du règne de Claude (n° 6), une dédicace à Hadrien (n° 13), et un monument en l'honneur du chevalier C. Oppius Montanus, patron de la colonie (n° 60). Les p. 31 à 74 offrent une solide introduction au matériel épigraphique de Philippes. 3 appendices (inscriptions exclues du tome; inscriptions de Philippes trouvées à Thessalonique; inscriptions latines mises au jour à Serrès et dans ses environs), une table de concordances, une liste des inédits, des indices détaillés suivis de 56 p. de planches rassemblant cartes, plans d'ensemble et de bâtiments, ainsi que d'abondantes illustrations d'inscriptions – photographies, dessins – complètent le volume. Les lemmes sont génétiques et les textes grecs sont présentés de manière très claire en suivant les conventions en usage dans l'*Année Épigraphique* et le *SEG*. Ils sont accompagnés de traductions françaises qui rendent ce volume particulièrement accessible, et qui feront le bonheur des étudiants. Les commentaires aussi généreux que rigoureux combleront quant à eux les attentes des spécialistes. On ne peut attendre les volumes suivants de cette série qu'avec impatience.

Fabienne Marchand

**Luca Maurizi: *Il cursus honorum senatorio da Augusto a Traiano. Sviluppi formali e stilistici nell'epigrafia latina e greca.*** Commentationes Humanarum Litterarum 130. Societas Scientiarum Fennica, Sastamala 2013. 324 p.

Ce livre, issu d'une thèse de doctorat, est consacré à la manière dont les carrières sénatoriales sont formulées et structurées dans les inscriptions latines et grecques, depuis la période augustéenne jusqu'à la fin du règne de Trajan, où leur forme commence, selon Maurizi, à trouver une certaine stabilité. Il s'inscrit dans le sillage des travaux initiés depuis plusieurs décennies autour de la notion de «Selbstdarstellung». Selon M., le *cursus honorum* épigraphique est l'instrument par lequel les personnalités romaines s'attachent à «dessiner leur profil», en vue de le diffuser et d'en conserver la mémoire. S'appuyant sur un dossier de 395 inscriptions présentées sous la forme d'un catalogue sommaire (213–288), il livre une analyse méthodique et bien documentée qui s'articule en trois volets. Dans les deux premières parties (13–132), après quelques observations générales sur la composition et la distribution (chronologique, géographique et typologique) des témoignages (les dédicaces honorifiques et funéraires représentent 65 % et 18 % du dossier), M. analyse les relations entre dédicants et honorés, en soulignant les distinctions observées selon les types de *cursus*, le statut des dédicants, les lieux ou les honneurs (mentionnés ou omis). Il examine ensuite la structure des trois types de *cursus* (ordre ascendant-direct, descendant-inverse, ou constitué de plusieurs blocs), puis discute la place des sacerdoces et des autres distinctions avant d'évoquer la question des titres omis. Dans la troisième partie (134–219), il passe en revue les différents honneurs, un à un, en tenant compte de la chronologie et de la manière dont ils apparaissent dans les inscriptions latines, bilingues ou grecques, afin de mettre en relief le développement stylistique des *cursus* dans la période concernée. Les statistiques, tableaux et graphiques représentent des outils appréciables pour le lecteur, mais la manipulation de l'ouvrage est compliquée par l'absence de renvois aux numéros du catalogue, ce qui contraint à des va-et-vient incessants entre les notes de fin de page et l'index avant de pouvoir se référer aux documents du catalogue. On s'étonne aussi de l'absence dans ce catalogue d'une rubrique relative au support matériel des monuments épigraphiques, un élément indispensable et susceptible d'offrir une perspective intéressante et complémentaire à l'approche strictement textuelle et stylistique choisie par l'auteur. Il faut toutefois rendre hommage à M. d'avoir livré un ouvrage utile à ceux qui sauront s'en servir et s'en inspirer pour prolonger la discussion et les réflexions proposées ici.

Jocelyne Nelis-Clément

*Sophie Minon* (Hg.): **Diffusion de l'attique et expansion des koinai dans le Péloponnèse et en Grèce centrale. Actes de la journée internationale de dialectologie grecque du 18 mars 2011, université de Paris-Ouest Nanterre.** Hautes études du monde gréco-romain 50. Droz, Genève 2014. X, 220 S. In den vergangenen 25 Jahren ist die Erforschung des nachklassischen Griechisch und der Koine durch eine Reihe französischer Tagungsakten massgeblich befördert worden (*La Koiné grecque antique* I–V, hrsg. von C. Brixhe bzw. R. Hodot). Der vorliegende Band setzt diese Tradition fort. Mit seiner Einleitung durch die Herausgeberin sowie acht Beiträgen, die zumeist eine spezifische Region der Peloponnes bzw. Zentralgriechenlands in den Blick nehmen, bietet er eine willkommene, sauber gestaltete und mit reichen Indizes versehene Orientierung in einem Bereich, wo vieles im Fluss ist. Thematischer Schwerpunkt ist diesmal der Übergang von den Lokaldialekten zu überregionalen *koinai* als einer Zwischenstufe auf dem Weg zur endgültigen Homogenisierung im Rahmen der eigentlichen Koine.

Ans Thema heran führt S. Colvins Aufsatz zur antiken Wahrnehmung des Verhältnisses zwischen Koine und Dialekten. Wenn dabei vermutet wird, aussersprachliche Identitätsbestimmungen hätten eine Auffassung der Koine als Dialektmischung mit sich gebracht, so ist dies plausibel, in den Quellen freilich schlecht zu belegen. Zudem wird die Verwendung der Koine am Ende zu stark als rein diastatisches («hochsprachliches») statt (auch) als diaphasisches (kontextuell determiniertes) Phänomen präsentiert. Kurz danach umreist E. Crespo ja eben eine Typologie der Kommunikationssituationen, die im 4. Jh. den Gebrauch des Attischen bzw. einer überregionalen Koine veranlassten. Ebenfalls unsicher scheint die These von S. Minon, die am Beispiel von Argos und Epidauros schön dargestellte Ablösung der Lokalalphabet durch das ionische Alphabet bereits ab der Mitte des 5. Jh. mache es notwendig, auch die sprachliche Entwicklung hin zur Koine ähnlich früh beginnen zu lassen. Einschlägige, primär deskriptiv angelegte Detailuntersuchungen zu einzelnen Dialektsphären bieten sodann E. Nieto Izquierdo (Argolis), L. Dubois (Arkadien), M. Douthe (Delphi) und N. Lanèrès (Messenien). Wichtig ist hier beispielsweise Douthes Nachweis, dass die Entwicklung einer nordwestgriechischen Koine nicht allein an die politische Rolle Ätoliens gebunden ist. Würdig abgeschlossen wird der lesenswerte Band schliesslich mit A. Alonso Déniz's eleganter Studie zu den agonistischen Inschriften aus dem spartanischen Heiligtum der Artemis Orthia. Dass es in diesen Texten im 2. und 3. Jh. n. Chr. zu einer kunstsprachlichen Adaptation des gesprochenen Lakonischen der Zeit kommt, hatte zwar schon der Doyen der Koine-Forschung, A. Thumb, gesehen, die Unterlegenheit verschiedener Gegenthesen kann aber erst jetzt als gesichert gelten.

Andreas Willi

*Salvatore Monda*: **Ainigma e Griphos. Gli antichi e l'oscurità della parola.** ... et alia 2. Edizioni ETS, Pisa 2012. 226 p.

Ce volume est le fruit de deux journées d'études qui se sont tenues les 24 et 25 novembre 2009 à l'Università degli Studi del Molise sur l'obscurité de la parole. Il s'efforce de retracer l'évolution complexe qui a vu l'énigme se développer au fil du temps pour se transformer en un genre littéraire autonome doté de règles propres (*Introduzione*, 7–20). Les dix contributions rassemblées couvrent un arc chronologique s'étendant de la période indo-européenne à l'époque médiévale (G. Costa, *Sugli enigmi indeuropei, ovvero: prodromi di etnolinguistica della metacognizione nell'Eurasia protostorica e nella grecità arcaica*, 47–68; G. P. Maggioni, *Il genere letterario degli Aenigmata nella letteratura latina medievale*, 183–226). Elles embrassent tout à la fois la production grecque et latine, païenne et chrétienne (G. Marconi, *L'enigma necessario: Marc. 4, 11-12*, 151–161; R. Palla et M. Marchetti, *Dall'alpha all'omega: pillole di saggezza. Un carme abecedario di Gregorio Nazianzeno*, 163–181), mêlant sources épigraphiques (G. Bevilacqua et C. Ricci, *Obscure inscribere: enigmi e indovinelli epigrafici*, 125–150) et littéraires, ces dernières se subdivisant en traités rhétoriques (G. Calboli, *Enigma, dalla metafora alla macchina per criptare*, 21–45), littérature sympotique (S. Beta, *Gli enigmi simposiali: dagli indovinelli scherzosi ai problemi filosofici*, 69–80), poésie (P. Cobetto Ghiggia, *Αἴνοις εἰς ἀίνυμα nella Grecia classica*, 81–97) et drame (Monda, *Enigmi e indovinelli nella poesia scenica greca e latina*, 99–124). Ce volume, ainsi conçu, ne prétend pas épuiser le sujet, mais se définit comme un premier apport à une étude systématique des caractéristiques, des fonctions et du langage des énigmes antiques – en ce

sens, il atteint parfaitement son objectif et ouvre de nouveaux champs de recherche dans un domaine encore largement inexploré.

Catherine Schneider

**Pierre Flobert: Grammaire comparée et variétés du latin. Articles revus et mis à jour (1964–2012).**

Hautes études médiévales et modernes 105. Droz, Genève 2014. XX, 745 p.

Le recueil d'articles de Flobert réunit 90 contributions de cet éminent spécialiste de la langue latine dans toute son étendue, de l'époque archaïque au Moyen-Âge. Il s'articule en deux grandes parties, d'abord les rapports annuels des conférences données à l'EPHE de Paris (n° 1–16) et ensuite un large choix d'articles, eux-mêmes regroupés selon les critères thématiques (I Voix et diathèse verbale, II Grammaire comparée du latin, III Auteurs et textes épigraphiques, IV Grammairiens anciens et manuels latins, V Les métamorphoses du latin, VI Civilisation et histoire, VII La France de l'Ouest, VIII Figures de savants). On apprécie en particulier les *indices* qui permettent autant de trouver des réflexions portant sur l'étymologie et/ou la signification p. ex. du verbe *praedicare* (70–71) ou du celtique *d̥num* (574–576) que sur la parenté sémantique (mais pas directement étymologique) entre le nom latin *Camillus* et l'échanson de Zeus, Γανυμήδης (186–191). Le médiéviste à son tour trouve l'une ou l'autre perle (p. ex. 600–605 la discussion sur la signification de *declinet* au vers 4002 de la *Chanson de Roland*). Bref, il ne semble pas usurpé de dire que F. nous soumet la «somme» de sa vie de chercheur; celle-ci convainc autant par le choix des articles (assez généreux, il est vrai, comparé aux 116 entrées de sa bibliographie [XII–XX]) que par leur qualité: jamais ne s'est-il vu contraint à une palinodie, comme il peut l'affirmer fièrement dans l'Avant-propos (VII). Le voyage (essentielle-ment) linguistique auquel il nous convie permet de nombreuses (re)découvertes, agrémentées d'une uniformisation typographique fort plaisante ainsi que de renvois internes, d'ajouts de faits nouveaux et de travaux récents importants.

Orlando Poltera

**Antoine Foucher: Lecture ad metrum, lecture ad sensum: études de métrique stylistique.** Collection Latomus 341. Latomus, Bruxelles 2013. 274 S.

Dass Wörter, d.h. ihre metrische Valenz, und ihr Ende im Vers eine Art Syntax schaffen und somit eine wichtige Komponente des Rhythmus bilden, ist die durchaus belegbare Voraussetzung der vor allem französischen Tradition der métrique verbale, von welcher Foucher, ein Schüler Helleguarc'h's, in seiner Habilitation ausgeht, um zu zeigen, dass man die Metrik zur literarischen Interpretation verwenden kann. In vier Studien wird die metrische Stellung des Empörungskonjunktivs bei Plautus, die Nichtbeachtung metrischer Regeln im Hexameter bei den Griechen und den Römern als Hervorhebungsmittel, die syntaktisch-prosodische Synaphie im griechischen Trimeter (immer mit Blick auf den Senar) ebenfalls als Emphase und schliesslich die metrische «Intertextualität» zwischen dem *Hercules furens* und der *Apocolocyntosis* behandelt. Dabei kommt es zu erstaunlichen, feinen Umwertungen: Die Zäsur des lateinischen Hexameters (Ciceros versus Homer) ist z.B. als syntaktische Brücke zu denken. Die langen Wörter am Ende der jambischen Verse des Sophokles bilden Klauseln, im Senar der Römer ein Sprungbrett zum nächsten Vers. Ciceros metrische und rhetorische Meisterschaft entspringt einer Analyse seiner Sophokles- und Aischylosübersetzungen in den *Tuskulanen*. Dabei beginnt die Aufspürung von Emphase mit der linguistischen Methode, eine Norm zu konstruieren, von welcher die Abweichung dann (je nach Epoche etwas zu) selbstverständlich als Hervorhebung (mise en relief) interpretiert werden kann. Aber F.s Entwicklung des Konzeptes der convergence, einer Interaktion zwischen den metrischen, phonischen, prosodischen und rhetorischen Einheiten, dient nicht nur der Stilanalyse, sondern würde solche Voraussetzungen eigentlich unwichtig machen.

Martin Steinrück

**Ugo Fantasia: La guerra del Peloponneso.** Quality Paperbacks 396. Carocci, Roma 2012. 223 p.

Dans un livre bref pour son sujet, Fantasia reconsidère l'un des bouleversements de la société antique: la guerre du Péloponnèse, guerre «bipolaire» opposant les blocs constitués autour des grandes puissances que sont alors Athènes et Sparte, véritable guerre mondiale pour l'époque. Il se fonde certes sur le récit de Thucydide, source majeure dont il est l'un des spécialistes, et ses chap. suivent la chronologie thucydidéenne (27 ans de guerre, «une génération entière», 17): «Le strade che por-

tano alla guerra» (ch. 2), «La guerra archidamica (431–421)», «Diplomazia e guerra negli anni della 'tregua inquieta' (421–416)», «L'avventura siciliana (415–413)», «La guerra ionica (413–404)». Mais dès l'introduction et ses principaux objectifs (14–15) ou le 1<sup>er</sup> chap., «Combattere e raccontare una guerra complessa», sa synthèse réinterroge constamment Thucydide tout en se nourrissant de l'apport des autres sources épigraphiques et littéraires (voir la «Note sur les sources» initiale) comme des débats les plus récents de la recherche. Ceux-ci, repris dans 17 p. de bibliographie classée par chap. et très efficacement commentée, sont intégrés dans l'exposé même, nuancés (ainsi p. 44 pour la thèse de J. Price), et ils en constituent une part active. La confrontation et l'entrecroisement des sources suscitent des réponses (tel document épigraphique désormais datable pour préciser l'enclenchement de l'expédition de Sicile, 127), ou des rapprochements (en retour des Latomies, le traitement infligé en 409 aux équipages siciliens capturés par Thrasylos et enfermés dans les carrières du Pirée d'où ils s'échappent, 147 et 174), tout comme le questionnement du détail: l'hypothèse sur le renoncement d'Agis à engager la bataille dans l'expédition contre Argos en 418 (119, n. 1); le petit nombre des navires engagés par rapport aux renforts envoyés en Sicile (144, n. 2). Deux des mises au point sont, quant à elles, capitales: la réflexion sur Thucydide et les causes de la guerre sur fond d'un déséquilibre croissant des puissances, griefs juridiques dus à la violation du traité de 446/445 (*aitiai*), différends et cause profonde (*prophasis*) produisant ensemble le point de rupture (49–59); l'importance de la multiplicité des théâtres d'opération (5 en 431–426) et l'imbrication des conflits locaux dans la guerre elle-même (71–81 sur la Grèce nord-occidentale).

Indispensable aux étudiants et au public cultivé avec ses croquis, ses pratiques renvois internes, ses parenthèses explicatives qui actualisent les noms de lieux ou définissent le moment, ce livre fera également date pour les chercheurs.

Marie-Rose Guelfucci

*Elena Franchi/Giorgia Proietti: Guerra e memoria nel mondo antico. Quaderni 6. Università degli Studi di Trento, Trento 2014. 362 p.*

This collection is composed of nine papers, resulting from the *Laboratorio di storia antica* (Università di Trento, 2013). Its aim is to show the relationship between war and memory, giving examples from the Graeco-Roman world without geographical or chronological limits, although the editors' focus on Greece is evident. The introduction by M. Bettalli examines the different perceptions of war and memory in the ancient world and the present day. In the paper by the editors, Proietti provides an overview of polemological studies of the last 25 years (e.g. strategies, socio-economic and religious aspects) and Franchi offers a synopsis of the study of memory from its origins until the more recent connection with the topic of war. Their paper could have been more concise, avoiding numerous long quotations and some complicated periodic constructions. A. L. D'Agata evaluates the evidence of warriors in the Mycenaean age with particular attention to a figured *krater* from Sybrita (10th c. BC). The next three papers are also related to Greece: M. C. Monaco explores the representation of victory in the Athenian Acropolis and Agora up to Roman times; S. Privitera looks at the votive dedications of Gelon and Hieron of Syracuse in Delphi; C. Bestonso focuses on the political questions related to Boeotian identity. The philological work of G. Biffis on Lycophron's *Alexandra* analyses war and memory in the myth, moving away from the volume's historical focus, while the numismatic study of V. Györi represents an important contribution to the topic. C. Brélaz highlights the *Fortleben* of Greek war culture during the *pax Romana*. Supplementing his previous work with reflections on Herodes Atticus and the new stele of the Marathonomachoi, he nevertheless presents only a partial overview of the issue, omitting some important studies. A. Zerbini examines soldiers' letters from the camp in Roman Egypt, rarely directly related to war and comparable with letters from Vindolanda.

Separate bibliographies are provided for each paper, but space could have been saved by collecting them at the end. The indices of principal words and ancient sources are useful, but the lemmata are a chaotic mélange of four modern languages, Greek, and Latin, while references are not standardized with the result that some inscriptions are repeated. In sum, the collection is an accessible introduction to the field but offers little fresh historical insight.

Marco Tentori



Anton Powell (éd.): **Hindsight in Greek and Roman History**. Classical Press of Wales, Swansea 2013. XV, 228 p.

A. Powell a publié les Actes d'un colloque consacré à l'*hindsight* en histoire grecque et romaine qu'on pourrait traduire par «prédictions rétrospectives». Comme cette thématique mérite une explication, je prendrai deux exemples tirés de l'ouvrage lui-même pour l'illustrer. Le premier concerne un épisode fameux de l'histoire grecque, l'expédition de Sicile par les Athéniens en 415 a.C. Les premiers succès militaires d'Athènes pouvaient faire espérer à celle-ci une victoire finale. En ce qui concerne le second exemple, Powell, dans son article, consacre son attention à un chapitre de l'histoire romaine en rapport avec les guerres civiles des années 30 du premier siècle a.C. Selon lui, les Romains pouvaient raisonnablement croire alors à la chute d'Octave. Toutefois, les événements évoqués par ces deux exemples ne se sont pas réalisés et les prédictions à leur sujet n'ont pas été retenues car l'histoire n'enregistre que ce qui s'est *réellement* passé.

C'est, par conséquent, autour des «prédictions rétrospectives» que tournent les différents exposés de l'ouvrage. Ainsi, le premier chap. de Ch. Pelling traite de manière générale de ce qui ne s'est pas passé, construisant une histoire «virtuelle». Les autres chap. sont dévolus à l'Antiquité. Dans le chap. 2, E. Baragwanath s'attache à Hérodote et aux Guerres médiques. Dans le 3<sup>e</sup>, R. Brock montre que l'histoire virtuelle est déjà utilisée par Thucydide. L.-I. Hau, dans le 4<sup>e</sup>, s'intéresse à quelques aspects méthodologiques identiques chez Thucydide et Xénophon. Au chap. 5, H. Roche étudie la manière dont l'historiographie antique et moderne se sert de l'*hindsight* dans son analyse de Sparte après 404. Dans le 6<sup>e</sup>, A. Meeus analyse la désintégration (voulue ou non) de l'Empire d'Alexandre le Grand par ses successeurs. Dans le chap. 7, F. K. Maier souligne que Polybe, pour lequel pourtant le destin de Rome est prévisible, n'est pas le prophète que l'on a toujours voulu voir. Au chap. 8, Powell s'intéresse à Octave et montre comment la perception de sa défaite à Tauroménion a été réduite par les Modernes car elle ne s'accordait pas avec le destin ultérieur de l'Empire romain. Enfin, dans le dernier chap. K. Low relève la manière dont ont été minimisées les tentatives de restituer la République après la mort de Caligula au prétexte qu'elles n'ont menées à rien.

Cet exercice a pour but, en effet, de donner aux historiens un outil supplémentaire. Si j'ai bien compris, la question se pose de savoir si les historiens peuvent trouver des lois capables de prédire des événements dans les explications qu'ils en donnent.

En conclusion, ces analyses, fort intéressantes, permettent de mettre au jour certains mouvements inconscients de l'esprit et ainsi de remettre en cause des faits jugés partout comme indé-

Olivier Curty

Silvia Marastoni/Attilio Mastrocinque/Beatrice Poletti (Hgg.): **Hereditas, Adoptio e Potere Politico in Roma Antica**. Giorgio Bretschneider, Roma 2011. X, 118 S.

Das Buch hat die Übertragung der Herrschaft in Rom zum Gegenstand. Erörtert wird deren Weitergabe durch Erbgang (*hereditas*) und damit verbunden auch durch Adoption (*adoptio*) (1). Unterstrichen wird dabei immer wieder, dass Herrschaft in Rom nicht als vererbbar betrachtet wird, dass Erblichkeit aber bei deren Weitergabe von entscheidender Bedeutung war. Die damit verbundenen Fragen werden an ausgewählten Themenbereichen bis in die Zeit der Severer (235 n. Chr.) behandelt. Wenige Hinweise finden sich auf die Zeit danach (vgl. z.B. 81–83, 89). Auf die Spätantike wird nur sehr selten eingegangen (vgl. z.B. 70, 83). Ihr ist kein eigenes Kap. gewidmet, was zu bedauern ist.

Die Gesamthematik wird in einem einleitenden Kap. (1–14), das Mastrocinque verfasst hat, über den Erbgang als wesentliches Mittel der Legitimierung von Herrschaft behandelt. In ihm wird auch von der Bedeutung der Adoption dabei gesprochen.

Die folgenden 7 Kap. erörtern eine Reihe konkreter Fälle. Von ihnen wenden sich drei (2, 3, 4) Problemen in der Königszeit und beim Übergang von ihr zur Republik zu und zwei Fragen aus der Kaiserzeit (Kap. 6 u. 7). Für die Zeit der Republik wird für die Popularen die Bedeutung von Marius und seiner Familie herausgearbeitet sowie die Caesars (Kap. 5), ebenso die politische Bedeutung der *adoptio* und der Familie überhaupt am Beispiel eines Zitates aus Cicero (Kap. 8: *Optima autem hereditas a patribus traditur liberis*).

Es fehlen eine Zusammenfassung, Indizes und eine Gesamtbibliographie. Auch die einzelnen Kap. bieten keine solche. Methodisch bedenklich ist die Übernahme der Aussagen der Texte zur Königszeit und frühen Republik, ohne eingehender die Frage zu stellen, wann und in welcher Absicht sie entstanden. Die Autoren sind sich aber dieser Problematik bewusst, wie einzelne Hinweise zeigen (vgl. z.B. 30, 44/45).

Das Buch betrachtet die Fragen um Erbgang und *adoptio* aus historischer und juristischer Sicht (IX). Der historische Aspekt überwiegt aber deutlich.

Die Texte sind in gut lesbarem Italienisch geschrieben und bieten einen Überblick über die Problematik. Sie lassen die politische Bedeutung der *hereditas* und der *adoptio* für die Weitergabe der Herrschaft erkennen. Beide gaben in Rom niemals ein Recht auf die Herrschaft, waren aber politisch von entscheidender Bedeutung für deren Übernahme. Joachim Szidat

*Nathalie Barrandon/François Kirbihler* (Hgg.): **Les gouverneurs et les provinciaux sous la République romaine**. Histoire. Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2011. 300 S.

Das vorliegende Werk erwuchs aus einer Tagung in Nantes, die sich mit dem Verhältnis zwischen Statthaltern und Provinzialen zur Zeit der römischen Republik befasste, und bindet 13 Artikel zusammen, die sich mehr oder weniger strikt an diese thematische Vorgabe halten. In den vier Teilen des Buches werden exemplarisch die Rechte und das Verhalten der Vertreter Roms in den Bereichen Militär und Religion, die Beziehungen von Senat, Statthaltern und Städten, die Bedeutung der provinzialen Eliten für die Integration der eroberten Gebiete in das Reich sowie einige besonders gut dokumentierte Beispiele von Gouverneuren behandelt. Der Verlauf der Expansion des Reiches, die Chronologie und die Quellenlage führen zu einer erheblichen Gewichtung der spanischen Provinzen, Griechenlands und der *provincia Asia*, aus denen die meisten Beispiele stammen. An diesen kann unter anderem gezeigt werden, dass die Statthalter militärische Aufgaben häufiger, als bisher geglaubt wurde, mit lokalen *auxilia* lösten (J. Prag), dass die römischen Städtegründungen in der *Hispania citerior* kaum auf einem systematischen Programm basierten (N. Barrandon), dass der Begriff des Klientelismus etwa auf die *Balbi* aus Gades nur mit grosser Vorsicht anwendbar ist (F. Pina Polo) oder dass Q. Mucius Scaevola seinen Ruf als vorbildlicher Gouverneur nicht ohne Grund genoss (M.–C. Ferriès/F. Delrieux). Diese und die meisten übrigen Artikel des Buches sind lehrreich, bemühen sich um eine möglichst intensive Nutzung epigraphischer Quellen und versuchen auch, dem Standpunkt der Provinzialen, soweit dies das Material erlaubt, gerecht zu werden. Das macht den Band wertvoll für die Erforschung der römischen Provinzialgeschichte, weil die spezifische titelgebende Perspektive für die Zeit der Republik noch nicht allzu häufig Gegenstand intensiver Forschung war, doch lässt sich nicht übersehen, dass er dennoch nicht ganz gewisser Schwächen entbehrt, die Sammelbänden eigen sein können. Einzelne Beiträge wie etwa derjenige über die Authentizität der *epistulae* des Caesarmörders Brutus (P. Goukowsky) oder über die Gründung der Colonie Sinope (C. Barat) sind nämlich nur mühsam mit der Herangehensweise ans Hauptthema zu verrechnen. Den guten Eindruck, den die Lektüre hinterlässt, trübt dies aber nur unwesentlich. Leonhard Burckhardt

*Karl Galinsky*: **Augustus. Sein Leben als Kaiser**. Philipp von Zabern, Darmstadt 2013. 224 S.

Der Verfasser des hier anzuzeigenden Werkes über Augustus hat sich ein Gelehrtenleben lang mit seinem Protagonisten und insbesondere der Kultur der augusteischen Zeit beschäftigt. Es ist daher verständlich, dass auch er sich in den Reigen der Autoren einreicht, die den ersten römischen Kaiser 2000 Jahre nach dessen Tod biographisch würdigen. Mehr als andere konzentriert er sich dafür auf die Person des Augustus und ihr familiäres und kulturelles Umfeld und lässt struktur- oder sozialgeschichtlichen Fragestellungen weniger Aufmerksamkeit angedeihen. Das Werk bleibt folglich ziemlich konventionell und wird den Fachkollegen wenig Neues bieten. Zielpublikum sind denn auch viel eher Studierende oder die vielbemühten interessierten Laien, die sich über einen der wirkungsmächtigsten Römer ein Bild machen möchten. Galinskys Kennerschaft ist aber auf jeder Seite greifbar: Die Leserschaft wird kundig in die Jugend des Augustus eingeführt, erhält eine anschauliche Schilderung der turbulenten Bürgerkriegsepoche und eine vernünftige Erläuterung des entstehenden Prinzipates, ihr wird farbig die Kultur der augusteischen Zeit präsentiert. Aufgelockert

wird der Text durch Bilder und Kästchen mit Quellenzitaten, die bisweilen freilich etwas kritischer hätten beleuchtet werden können, oder besonders charakteristischen Auszügen aus Werken moderner Autoren. Im ganzen bietet der Band angenehm lesbare, solide und lebendige Information über Augustus, die aber über eine Bestätigung von Bekanntem nicht hinauskommt.

Leonhard Burckhardt

**Francesco Camia: Theoi Sebastoi. Il culto degli imperatori Romani in Grecia (provincia Achaia) nel secondo secolo d.C.** Meletemata 65. De Boccard, Atene 2011. 367 S., 31 Abb., 4 Taf.

Ziel dieses Buches ist, den Kaiserkult in der Provinz Achaia in der Zeit von Trajan bis Commodus zu untersuchen, ohne dass man freilich einen rechten Grund für die Wahl der Zeitspanne erkennen kann. Nach der Einleitung (15–23) gliedert sich das Werk in 5 Kapitel. Im Kap. 1 (25–83) untersucht C. die Erscheinungsformen der Kulte für die einzelnen Kaiser: Epitheta, Statuen – auch in Tempelanlagen – und die gemeinsame Ehrung mit Göttern und Heroen bezeugen nach C. – zu Recht – keine Ausübung von Ritualen und kultischen Praktiken; nur bei den Altären mit den Kaisernamen im Dativ oder Genitiv kann von Kult die Rede sein. Kap. 2 (85–131) bietet eine detaillierte Untersuchung von Kaiserfesten. Diese sollen nach C. auf Grund der *lex sacra* von Gythion von 15 n. Chr. (*SEG XI* 923 bes. Z. 5–7.25–30) und eines fragmentarischen Dekrets zu Festen für Iulia Domna (*IG II<sup>2</sup>* 1076 bes. Z. 35–36) zum Kaiserkult gehören, da das Opfern für das Heil und die ewige Führung der Herrscher und der Götter Bestandteil dieser Feste war. Im Kap. 3 (133–188) bietet C. eine prosopographische Untersuchung der belegten kaiserlichen *archieis* – auch ohne Spezifikation *ton sebaston*. Fast alle römische Bürger und meistens Mitglieder der städtischen Eliten waren sie für die Organisation und Finanzierung des Kaiserkultes zuständig. Im Kap. 4 (189–228) werden die allerdings wenig zahlreichen Bauten für die Ehrung der Kaiser analysiert; das konnten Bauten zivilen oder religiösen Charakters sein. Im Kap. 5 (229–242) wird schliesslich der Kaiserkult innerhalb der regionalen, überregionalen und panhellenischen *koina* untersucht. 5 Tabellen runden das Werk ab, das durch Bibliographie, Indizes und Abbildungen erschlossen ist.

Gemäss C. gehören zum Kaiserkult die «manifestazioni che implicano riti e pratiche culturali» (23). Solche Rituale sollten dem Kaiserkult zugeschrieben werden, wenn direkt dem Kaiser (*genius Augusti* im Westen), den *virtutes Augustae*, den *divi* geopfert wird. Sehr problematisch ist es freilich, Dokumente, die Opfer für das Heil der Kaiser bezeugen für die Analyse des Kaiserkultes heranzuziehen. Das ist z.B. der Fall bei der für C. grundlegenden *lex sacra* von Gythion und seiner darauf basierenden Folgerung, dass Kaiserfeste zum Kaiserkult gehören. Gerade hier zeigt sich doch, dass die Kaiser nicht verehrt, vielmehr die Götter für ihren Schutz angerufen werden. Es ist der Kaiser als Mensch, der des göttlichen Schutzes bedarf, nicht der Kaiser als Gott. Dieser Logik sollte man sich nicht entziehen.

Camilla Campedelli

**Alberto Dalla Rosa: Cura et tutela. Le origini del potere imperiale sulle province proconsolari.**

Historia – Einzelschriften 227. Franz Steiner, Stuttgart 2014. 362 S.

Das Buch betrachtet Augustus' Prinzipat sowie dessen Ausbildung und Festigung im Allgemeinen und untersucht in diesem Rahmen die Verfügungsgewalt des ersten Prinzeps über die Provinzen, die von *proconsules* verwaltet wurden (vgl. etwa 312). Jene wird unter institutionellem Gesichtswinkel und dem Aspekt ihrer Entwicklung betrachtet. Der Autor sucht dabei aufzuzeigen, wie formale Herrschaftsrechte und informelle Ausübung von Herrschaft ineinandergreifen (23–24). Das Hauptergebnis dieses Prozesses war ein direkterer Kontakt des Kaisers mit den Provinzialen und den Legionen, während die Vorherrschaft über die *proconsules* eher symbolisch war. Deren politische und militärische Rolle war schon seit langem auf andere Weise neutralisiert wie z.B. mit der Monopolisierung des Triumphes in Augustus' Familie (vgl. z.B. 23).

Im Mittelpunkt der Arbeit steht die Zeit von der Begründung des Prinzipates bis zur Herrschaft von Caligula. Sie greift aber immer wieder auf die republikanische Zeit zurück. Besonders berücksichtigt werden die neuen Dokumente, die in jüngster Zeit zu unserer Kenntnis gelangt sind, wie etwa das berühmte *senatus consultum de Cn. Pisone patre* (vgl. 19–20). Auf diese Dokumente wird in der Arbeit immer wieder Bezug genommen.

Nach einer Einführung in die Situation der Forschung (13–24), die mit einem Abschnitt über die Leitlinien der Untersuchung endet (20–24), fährt der A. mit dem Konzept der *provincia* und der Formalisierung der Verfügungsgewalt über die Provinzen durch Gesetze und Edikte (2. Kap., 25–61) fort. Das Kap. endet mit einem Abschnitt über Augustus' Provinzen (49–61). Das 3. und 4. Kap. (63–81; 83–110) behandeln Fragen der Epoche von den Gracchen bis zum Ende des zweiten Triumvirates in Bezug auf die Provinzstatthalter, so z.B. das Verhältnis der *triumviri* zu den Provinzstatthaltern (97–110). Den zentralen Teil der Arbeit bilden die Kap. 5, 6 und 7 (111–175; 177–209; 221–229). Sie sind Augustus und seiner Beziehung zu den *proconsules* gewidmet. Kap. 8 (231–252) betrifft die *proconsules*, die als Mitregenten des *princeps* amtierten, wie Agrippa, Tiberius oder Germanicus und ihr Verhältnis zu Augustus und seinem Nachfolger Tiberius. Kap. 9 (253–268) behandelt die Vollendung zweier von Augustus begonnenen Entwicklungen, nämlich die endgültige Regelung der Übertragung der kaiserlichen Herrschaft (vgl. etwa 254) und die endgültige Unterstellung aller Legionen unter das Kommando des Kaisers und seiner Beauftragten. Kap. 10 (269–309) behandelt zusammenfassend die verschiedenen Aspekte von *cura et tutela*, die die prokonsularischen Provinzen betrafen. Den Abschluss des Buches bilden eine umfassende Bibliographie (317–340) und die Indizes, nämlich ein Stellenindex und ein Index, der Namen, Orte und Begriffe enthält (341–362).

Das Buch bietet einen klaren Überblick über die Situation der Forschung seit der Zeit Mommsens. Es zeichnet deren grosse Linien nach und verliert sich nicht in unnötigen Details. Es zeigt, wie sich die Herrschaft des *princeps* über die prokonsularischen Provinzen entwickelt und wie dabei politische Vorstellungen wie die der *auctoritas* oder des *consensus* zusammen mit konkreten Bestimmungen verwendet werden, um diese Herrschaft zu festigen, ohne dass diese institutionell eindeutig definiert wird. Der politische Prozess dabei wird im Einzelnen dargestellt, und zwar mit grosser Sorgfalt und Präzision, wie eine erste Überprüfung vermuten lässt.

Das Buch ist gut lesbar geschrieben und ist nicht nur für die Herrschaft über die prokonsularischen Provinzen, sondern auch für das Verständnis von Augustus' Herrschaftssystem insgesamt sehr aufschlussreich.  
Joachim Szidat

*Alexander Baumann: Freiheitsbeschränkungen der Dekurionen in der Spätantike.* Sklaverei, Knechtschaft, Zwangsarbeit 12. Georg Olms, Hildesheim/Zürich/New York 2014. VIII, 231 p. L'ouvrage, avec liste des abréviations, *indices* des sources et des noms, ainsi qu'une bibliographie comprenant les sources et la littérature scientifique, trouve son origine dans le constat que les sources de l'Antiquité tardive ne laissent pas entrevoir, au premier coup d'œil, quel est le statut, libre, non libre ou colon héréditaire, d'individus qui, appartenant à des corporations ou des collèges en raison des activités qu'ils pouvaient être amenés à exercer, n'étaient pas pour autant des esclaves. Si ces individus peuvent avoir en commun la *libertas*, font-ils pour autant partie d'un groupe homogène auquel les conditions d'accès sont identiques pour tous? Sur la base de cette interrogation, l'A. s'intéresse au groupe constitué par les décurions appelés aussi curiales qui voient leur condition se dégrader, leurs libertés se restreindre au point d'être comparés à des quasi-non libres, voire à des esclaves ou des forcés. De fait la dégradation de leurs conditions sociales et juridiques est liée à une pression de plus en plus forte du pouvoir central qui fait converger les réalités du travail et donc du statut social des non libres et des libres. Le Digeste, les *Codices* Théodosien et Justinien, ainsi que les Constitutions abondent en renseignements sur les décurions pour lesquels une histoire de leur déclin, en tant qu'institution, est possible.

À partir de trois grandes questions sur les droits et obligations des décurions, sur la limitation de leurs libertés et sur le déclin de l'*ordo*, Baumann nous offre un exposé documenté et stimulant sur la résistible ascension de ce groupe qui se retrouve pris au piège des mutations socio-économiques et politico-culturelles à partir du IV<sup>e</sup> s. de notre ère.

Après une définition des termes *decuriones* et *curiales*, une discussion de la place de l'*ordo decurionum* ou *curia* au sein de la gestion municipale, sa position par rapport aux magistrats, B. s'intéresse à la vocation pour le décurionat, aux modes de nomination et d'élection, à la soi-disant «hérité» statutaire et aux affectations d'office au sein des curies. Ayant ainsi défini le cadre statutaire,

il développe une étude des droits et devoirs, des *munera municipalia*, de la collecte de l'impôt et de la question des dettes fiscales, des privilèges civils et des modalités de sortie de l'*ordo decurionum*. Il poursuit sa réflexion sur les restrictions des libertés, conditions d'accès et de fonctionnement, de mobilité, puis il insiste sur les restrictions légales du droit de propriété, sur la famille et les successions, pour conclure par le déclin de l'institution; conclusion qu'il faut nuancer chronologiquement et spatialement.

Antonio Gonzales

**Luca Fezzi: Il rimpianto di Roma. Res publica, libertà 'neoromane' e Benjamin Constant, agli inizi del terzo millennio.** Stusma – Studi sul Mondo Antico 2. Le Monnier Università, Milano 2012. VIII, 182 p.

Lo svizzero H. B. de Constant de Rebecque (1767–1830), considerato il «padre del costituzionalismo liberale», è riuscito a opporsi al 'classicismo rivoluzionario', decretando la profonda soluzione di continuità fra i modelli greco-romani e la modernità: ciò avviene, in particolare, nel celebre discorso pronunciato nel 1819 e intitolato *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes*, che parte con un paragone fra antichi e moderni, al quale segue una serrata critica all'imitazione giacobina degli antichi, per concludersi con alcune considerazioni sulla libertà politica e i suoi valori. Va notato, però, che Atene è esclusa dal novero delle società antiche, poiché è considerata «quasi moderna», mentre Roma occupa un posto speciale. Constant fu sempre affascinato dal paradigma della *res publica* romana, e Fezzi descrive proprio tale interesse seguendone le fila, mostrandone le evoluzioni e i ripensamenti. Il discorso del 1819, infatti, «si rivela quindi tappa di una complessa evoluzione intellettuale non priva di ripensamenti e fortemente determinata – come del resto è naturale – da una nutrita serie di fattori» (143–144). L'A. riesce con successo a seguire gli sviluppi teorici del pensatore che si misura con l'antichità, e allo stesso tempo misurando tali concezioni con le ultime teorie storico-politiche europee contemporanee, sviluppatasi sul finire del XX secolo. L'operazione è più che riuscita: il volume è molto denso, meditato ed equilibrato, non adatto al lettore svogliato. Si tratta di un'opera difficile, inutile nascondere, ma che appagherà sicuramente il lettore volenteroso ed esigente.

Nicola Serafini

**Daniel Barbu/Philippe Borgeaud/Mélanie Lozat/Nicolas Meylan/Anne-Caroline Rendu Loisel: Le savoir des religions. Fragments d'historiographie religieuse.** InFolio, Gollion 2014. 560 S.

Der vorliegende Sammelband ist das Resultat des vom Schweizerischen Nationalfonds geförderten Forschungsprogramms der Universität Genf «Acteurs de la fabrique des savoirs et construction de nouveaux champs disciplinaires». Darin wird in erster Linie mit den Mitteln der historischen Komparatistik der Frage nachgegangen, wie in einer Gesellschaft Wissen über Religion konstituiert wird und wie religiöse Erinnerungskultur entsteht. Die Publikation ist in 3 grosse Kapitel eingeteilt. Das 1. Kap. «Ateliers antiques» (17–203) vereint Beispiele aus Indien, Ägypten und Griechenland. Ziel der Fragestellungen ist es zu verstehen, wie die untersuchten Gesellschaften oder Gesellschaftsgruppen «ihr» religiöses Wissen schaffen und übertragen. Im zweiten Kapitel «Polémiques chrétiennes» (207–405) wird analysiert, wie das frühe Christentum seine religiöse Identität durch Abgrenzung und Umdeutung schafft. Das letzte Kap. «La fabrique d'une histoire des religions» (409–538) ist der Geschichtsschreibung gewidmet und reflektiert die ihr inne wohnenden Erkenntnisinteressen. Die Herausgeber betonen, dass das Buch keine umfassende Darstellung des Themas bietet, sondern vielmehr als «invitation au voyage» zu verstehen sei. Eine Einladung, welche die Rezensentin gerne annimmt: Das Buch setzt Bekanntes in neue Kontexte, deckt Unbekanntes auf und liefert mannigfache Anregung zu weiterführender Forschung.

Nina Mekacher

**Stéphanie Paul: Cultes et sanctuaires de l'île de Cos.** Kernos, Supplément 28. Kernos, Liège 2013. 438 p., 12 fig., 2 pl.

Le livre de S. Paul est consacré à la religion sur l'île de Cos. Cette dernière est surtout connue pour son sanctuaire d'Asclépios. Elle comportait, au V<sup>e</sup> s. a.C., plusieurs cités qui se sont réunies en synécisme en 366 a.C., probablement à la suite d'une *stasis*. Elles ont pris comme nom générique celui de l'île. Ce synécisme, qui a entraîné de multiples répercussions dans tous les domaines, est bien

documenté épigraphiquement. Il marque par conséquent le point de départ de l'enquête de l'A. En effet, comme cette dernière analyse les aspects religieux, elle se sert, pour ainsi dire, exclusivement des inscriptions. Pour la période hellénistique (IV<sup>e</sup>– I<sup>er</sup> a.C.), il s'agit surtout de décrets de toutes sortes, («lois religieuses», règlements culturels, etc.), tandis que l'époque romaine se caractérise plutôt par des dédicaces et des inscriptions honorifiques.

Dans la première partie de son enquête, l'A. passe en revue les différents cultes de l'île-cité. C'est ainsi qu'elle étudie celui de Zeus, particulièrement bien attesté avec ses épiclèses variées. Toujours dans ce contexte, l'A. étend son enquête à l'*Asklépieion* et aux dèmes; elle réserve une place particulière à celui d'Halasarna en raison de l'importance du sanctuaire d'Apollon qui s'y trouve; la même attention est portée à celui d'Isthmos situé sur l'emplacement de l'ancienne cité d'Asty-palaia. Pour cette raison, il est reconnu pour l'intensité de sa vie culturelle.

Dans la seconde partie, l'A. étudie les différentes divinités qui constituent les panthéons de Cos. Elle tente d'assigner à chaque divinité un «champ d'action» spécifique que ce soit dans les domaines politique ou privé. Mais, comme elle le reconnaît elle-même (325): «toutefois, force est de constater qu'aucun des autres champs d'action envisagés ne peut être complètement dissocié du premier [*i.e.* le champ politique] dans la mesure où chacun relève toujours, de près ou de loin, de la 'cité'». Malgré cette faiblesse, son enquête aboutit tout de même à des résultats convaincants.

Ainsi, en conclusion, peut-on souligner que l'étude des diverses divinités de Cos fera date. En effet, au-delà de son analyse locale, cette dernière permet d'appréhender certains aspects généraux de la religion grecque aux époques hellénistique et romaine. Ce n'est là qu'un de ses nombreux mérites.

Olivier Curty

**Michaela Rücker: "Pharmakeia und crimen magiae". Frauen und Magie in der griechisch-römischen Antike.** Philippika 78. Harrassowitz, Wiesbaden 2014. VIII, 256 p.

Toutes les femmes sont des sorcières, ce préjugé de longue durée est bien connu, mais il n'avait pas fait jusqu'ici l'objet d'une thèse de doctorat. Rücker a relevé le défi à l'Université de Leipzig en se concentrant sur une facette du sujet, les procès accusant des femmes de pratiques magiques dans le monde gréco-romain, engageant une réflexion plus large sur la notion culturelle de magie dans une perspective juridique et genrée. Les sources étudiées concernent principalement l'Athènes classique (V<sup>e</sup>–IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.), l'époque républicaine et le principat (IV<sup>e</sup> s. av.–I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.). L'approche est essentiellement philologique et historique, et n'inclut pas le matériel archéologique ni l'iconographie, à l'exception des tablettes de défixion (sur cet aspect de la magie antique, voir le bilan historiographique récent dans *Dialogues d'histoire ancienne*, suppl. 14, 2015, 169–190). À l'introduction, qui pose la problématique dans l'histoire de la recherche, succède un deuxième chap. qui définit de manière détaillée le champ conceptuel de la magie, en partant de sa terminologie et des définitions antiques qui révèlent la porosité des limites entre religion, science et magie, puis examine la diversité des acteurs et des pratiques (9–104). Les troisième et quatrième chap. constituent le cœur de l'ouvrage («Zaubervorwürfe als politische oder propagandistische Mittel? Frauen vor Gericht»). R. analyse à partir d'études de cas comment à Athènes (105–141), puis à Rome (143–209), des femmes furent accusées d'être les auteures ou instigatrices d'atteintes à la santé, voire de meurtres. R. replace ces cas dans leur contexte juridique, et confronte les résultats à ceux tirés aujourd'hui du contraste entre la représentation littéraire d'un praticien presque toujours de sexe féminin, et les textes épigraphiques ou sur papyrus où la femme est au contraire la victime qu'un homme essaie de posséder. La conclusion synthétise les résultats (211–216). Les procès examinés possèdent tous une dimension politique chevillée au statut de citoyen de la victime. Il est impossible de conclure à l'existence de pratiques jugées exclusivement féminines. L'usage de *pharmakeia*, *epodai*, *ueneficia* ou *cantiones* constitue un des moyens de diffamer l'accusé, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme. Complété par une riche bibliographie et des index détaillés, l'ouvrage apporte une contribution bienvenue au mouvement de renouveau que connaît l'histoire de la magie depuis une quinzaine d'années.

Véronique Dasen

*Matteo Tauffer* (Hg.): **Sguardi interdisciplinari sulla religiosità dei Geto-Daci**. Rombach, Freiburg i.Br./Berlin/Wien 2013. 249 S. Zahlreiche Abb.

Die 14 Beiträge, die vom 6. bis 8. Juni 2013 in Trento im Rahmen einer internationalen Tagung zum Thema *La religiosità dei Daci* vorgetragen wurden, sind erfreulich rasch im Druck erschienen. Anhand der schriftlichen und archäologischen Quellen spezifische religiöse Praktiken und Vorstellungen der Geto-Daker zu identifizieren, stellt, wie der Herausgeber einleitend hervorhebt, ein «dornenreiches» Unterfangen dar (7). Schon die Definition, was wir unter Geto-Dakern zu verstehen haben, ist schwierig, die Kenntnis ihrer Geschichte weist sehr viele Lücken auf und der Aussagewert der einschlägigen Quellen ist z. T. umstritten.

Vertreter aus Philologie, Philosophie, Religionsgeschichte, Archäologie, Epigraphik und Numismatik beleuchten hier einzelne Aspekte des Themas und als Ganzes ergibt sich ein gutes Bild des inhaltlich und methodisch kontroversen Forschungsstandes. Eine strukturierte Diskussion, welche versucht hätte, gemeinsame transdisziplinäre Fragen herauszuarbeiten, scheint im Rahmen der Tagung nicht intendiert gewesen zu sein. So stehen die Beiträge einzeln oder in Gruppen nebeneinander, wobei die Deutung der Überlieferung über den Heros Zalmoxis und die Aussage der archäologischen Befunde im Zentrum stehen. Dabei hängt es von den jeweiligen Verfassern ab, inwieweit sie die Aussagemöglichkeiten ihrer Quelle mit Blick auf das Thema hinterfragen und sich auf eine Diskussion einlassen. Einzelne Beiträge tun dies in hervorragender Weise.

Stellvertretend sei hier auf denjenigen über die rituellen Deponierungen, die im Zusammenhang mit der Diskussion um die geto-dakischen Religion eine zentrale Rolle spielen, hingewiesen. Sein Verfasser, M. Zimmermann, reflektiert die betr. Befunde vor dem Hintergrund der aktuellen spezifischen wie übergeordneten archäologischen und kulturwissenschaftlichen Diskurse. Wenn er in der Bewertung der rituellen Deponierungen zum Schluss kommt, «Eine exakte Deutung und Rekonstruktion der geto-dakischen Religion ist durch sie, wie auch durch die Schriftquellen, jedoch leider nicht möglich» (233), dann kann diese Einschätzung zugleich als Ergebnis für die gesamte Tagung gelten. Die aus vielen Jahrhunderten stammenden Textquellen und archäologischen Befunde sind angesichts von Raum und Zeit sowie ihrer Lückenhaftigkeit nicht zu «harmonisieren» (7). Als umso wichtiger erweist sich der eine oder andere hier entwickelte Interpretationsansatz, der Perspektiven für eine weitere gemeinsame Beschäftigung mit der geto-dakischen Religion aufzeigt.

Hans-Markus von Kaenel

*Karin B. Neutel*: **A Cosmopolitan Ideal. Paul's Declaration 'Neither Jew Nor Greek, Neither Slave Nor Free, Nor Male and Female' in the Context of First-Century Thought**. Library of New Testament Studies. Bloomsbury, London 2015. 288 S.

In der vorliegenden Dissertation (Groningen, 2013) nimmt sich Neutel den vielzitierten Satz «weder Jude noch Grieche, weder Sklave noch Freier, nicht Mann und Frau» aus dem paulinischen *Galaterbrief* vor, um ihn in seinem zeitgenössischen Kontext zu untersuchen. Sie geht von einem Postulat aus, das sich als sehr fruchtbar erweist: Sie interpretiert den Satz vor dem Hintergrund utopischer und eschatologischer Vorstellungen, die zur Zeit des Paulus in jüdischen wie in paganen Kreisen kursierten. Überzeugend legt sie dar, wie die Überwindung der Opposition von Völkerschaften ein Bestandteil der kosmopolitischen Idee war, die auch Eingang in die jüdische Eschatologie fand. Auch die sklavenlose Gesellschaft ist ein zeitgenössisches, insbesondere jüdisches Ideal; an ihre Stelle treten in der idealisierten Gemeinde das gegenseitige «Einander-Sklave-Sein» und die brüderliche Liebe. Die These, «nicht Mann und Frau» auf die Abschaffung der Ehe zu beziehen, und nicht wie der Grossteil der Forschung auf eine Gleichstellung der Frau in den christlichen Gemeinden, ist überzeugend argumentiert. Die Gestaltung der paulinischen Gemeinde wurde also massgeblich durch die zeitgenössischen utopischen Ideale beeinflusst.

Das Verdienst, den vieldiskutierten Satz in diesem Kontext zu beleuchten, ist gross. Gerade in Bezug auf die Herkunft der Formel (in der Forschung als vorpaulinisch angesehen, N. schreibt sie Paulus zu) und auf die Bedeutung des dritten Paares «nicht Mann nicht Frau» hat N. kräftige Thesen vorgetragen, die die Forschung beeinflussen werden. Problematisch ist die Beurteilung der Sklaverei; während N. die Interpretationen der anderen Paare mit den übrigen Paulusbriefen absichern

kann, steht sie mit der Sklavenfrage auf unsicherem Terrain. *I Kor* und *Phlm* beurteilen die Sklaverei nicht eindeutig. Wenn N. somit das Ideal einer sklavenlosen Gemeinde postuliert, lässt sich dies anhand der übrigen Briefe nicht bezeugen. Unsicher bleibt auch die Konsequenz der Ergebnisse. Die Diskrepanz zwischen dem Anspruch des Apostels und der Erfahrung in Galatien wird immer wieder angesprochen, es bleibt aber unklar, wie Paulus seine Utopie umsetzen wollte – gerade die Überwindung der Sklaverei hätte ernsthafte Probleme hervorgerufen. Trotz dieser offenen Fragen und Einwände gelingt es N., für die Forschung zu Paulus und dem frühen Christentum neue Perspektiven und Interpretationsmöglichkeiten zu öffnen; das Buch legt innerhalb des gesteckten Rahmens äusserst wertvolle Erkenntnisse vor.

Daniel Vaucher

**Jan-Markus Kötter: Zwischen Kaisern und Aposteln. Das Akakianische Schisma (484–519) als kirchlicher Ordnungskonflikt der Spätantike.** Roma Aeterna 2. Franz Steiner, Stuttgart 2013. 361 S. Das Akakianische Schisma gilt als eine Folgeerscheinung des Konzils von Chalkedon 451. Letzterem gelang es nicht, eine stabile Ordnung in der segmentierten Christenheit des Reiches zu konsolidieren. In den zentralen Themenkomplexen Hierarchie, Dogma sowie Verhältnis von Kirche und Kaiserreich konkurrierten unterschiedliche Ansichten, was weit über den kirchlichen Bereich hinaus zu Spannungen führte. Einen Höhepunkt erreichte der Konflikt, als 484 Papst Felix III. den Patriarchen Akakios von Konstantinopel durch eine römische Synode exkommunizieren liess. Akakios seinerseits strich Felix aus den Diptychen, womit die kirchliche Einheit gegenseitig aufgekündigt war. Erst 35 Jahre später hoben Papst Hormisdas und Patriarch Johannes das Schisma auf – nicht zuletzt auch auf Wunsch von Kaiser Justin.

In seiner materialreichen, aber sperrig zu lesenden Studie zeigt Kötter beispielhaft, wie so gelagerte spätantike Konfliktsituationen aufgearbeitet werden können: Er beleuchtet die Voraussetzungen des Schismas, das Handeln der zentralen Akteure sowie ihrer Positionen und deren Begründungen. Auf diese Weise gelingt es ihm, verschiedene Aspekte des Konfliktes zu beleuchten und simplifizierende Deutungen zu vermeiden. Er erkennt im Akakianischen Schisma einen Streit um die normative Ordnung der Kirche. Die römischen Bischöfe hielten an einer apostolisch begründeten Rangfolge fest, erlangten weitgehende Autonomie in der kirchlichen Entwicklung und hielten ihre Tradition hoch. Ihre Amtsbrüder in Konstantinopel mühten sich aufgrund ihrer engen Verflechtung mit dem Kaiserhof um einen Ausgleich zwischen kirchlichen und politischen Gegebenheiten, was ihre Positionen instabiler und inkonsistenter werden liess. Auch wenn 519 vordergründig das Schisma beigelegt werden konnte, blieb doch der grundsätzliche Ordnungskonflikt bestehen.

K. gelingt es, in gut strukturierter Weise durch die Ereignisgeschichte und Hintergründe des Akakianischen Schismas zu führen und es in die grösseren Zusammenhänge zu betten. Politische, kirchenpolitische und theologische Aspekte werden in ihrer Verschränkung aufgezeigt und analysiert. Für die Geschichte der Spätantike hat der Autor damit ein höchst lesenswertes Buch vorgelegt.

Gregor Emmenegger

**Francesca Guadalupe Masi/Stefano Maso (éds): Fate, Chance, and Fortune in ancient Thought.** Hakkert, Amsterdam 2013. 250 p.

Issues d'un colloque vénitien du même nom (Università Ca' Foscari di Venezia, 27–28 sept. 2012), ces 11 études, en italien et en anglais, explorent les thématiques du destin, du hasard, de la chance ou de la nécessité dans les différentes écoles philosophiques de l'Antiquité. On ne pourra donner ici qu'un aperçu de quelques-unes. Aristote aborde déjà la notion de hasard (*tuchè*) dans sa *Physique* (II 4–6), en particulier la chance et la malchance en 197a25–32 (*agathè/phaulè tuchè, eutuchia/dustuchia*) [voir l'étude de F. Masi] ou encore dans sa *Métaphysique* (E 3) en lien avec les causes accidentelles et une téléologie non contraignante [G. Rossi]. La philosophie hellénistique, où émergent principalement ces thématiques, est bien représentée dans le recueil: plutôt que de rejeter ou limiter la portée de la *nécessité* de l'atomisme démocriteen, Epicure semble l'intégrer dans une causalité à trois termes: nécessité, responsabilité et hasard [P.-M. Morel]; ou comment le sage (*sophos*) épicurien fait un bon usage du calcul (*logismos*) face au hasard (*tuchè*) [F. Verde] – hasard qui prend d'ailleurs de plus en plus le visage d'une divinité (*Tuchè*). Mais c'est surtout avec le stoïcisme que le destin – l'*eimarmenè*



grecque ou le *fatum* latin – fait son entrée dans la philosophie. On lira par exemple deux arguments stoïciens: a) le «principe de bivalence» de Chrysippe en faveur d'un strict déterminisme causal: si l'on admettait l'existence d'effets sans cause, alors tous les énoncés ne seraient pas vrais ou faux; b) la réfutation par Chrysippe et Sénèque de l'«argument paresseux» (s'il est de ton destin de guérir, alors tu n'as pas besoin d'appeler un médecin; s'il est de ton destin de ne pas guérir, alors tu n'as pas besoin d'appeler un médecin; or, il est de ton destin soit de guérir soit de ne pas guérir; donc il est vain d'appeler un médecin...) [J. Wildberger]. Alexandre d'Aphrodise, anti-déterministe dans son *De Fato*, intégrera à la fois des éléments aristotéliens et stoïciens dans sa définition du destin comme cause productrice et dans son identification avec la nature [M. Bonelli]. Bien que ces dernières sources imprègnent encore la conception de l'*eimarmenè* dans les *Ennéades*, Plotin restera fidèle avant tout à l'enseignement de Platon et des médioplatoniciens, à commencer par le choix de vie des âmes dans le mythe d'Er (*République* X) [E. Eliasson]. Signalons enfin la belle étude d'E. Spinelli sur les Cyniques vus par H. Jonas et les réflexions politiques sur l'émergence de ces problématiques dans le passage de la période classique à la période hellénistique.

Nicolas D'Andrès

**Klaus-Dietrich Fischer: Les Études classiques. Tome 80. 30 Jahre Arbeitskreis Alte Medizin in Mainz. Beiträge der Tagung 2010.** Société des études classiques, Namur 2012. 205 p.

Ce numéro des *Études classiques* rassemble des articles issus du trentième anniversaire du réseau de recherche «Alte Medizin» dirigé par K.-D. Fischer à Mayence. W. F. Kümmel résume en introduction l'histoire et les objectifs de ce rassemblement annuel, initié en 1982, qui réunit de manière très libre des spécialistes de différentes disciplines et périodes, de l'Égypte ancienne au monde médiéval. Ouvertes à tous, sans thème imposé, ni d'ordinaire de publication, ces journées d'étude constituent des séances de travail d'une grande importance scientifique pour la diffusion des recherches à côté des grands colloques internationaux.

Les huit articles qui composent le volume témoignent de la variété des approches. La philologie est représentée par quatre chercheurs travaillant sur des textes inédits. F. Hoffmann présente son travail d'édition des textes médicaux égyptiens en démotique et hiératique conservés à Copenhague et Berlin, consacrés notamment aux remèdes. Le contenu de textes perdus, comme le traité hippocratique de chirurgie, *De vulneribus exitiosis*, peut être reconstruit grâce à l'analyse de M. Witt sur les commentaires qu'en fait Galien dans le *Methodus medendi*. Dans l'Antiquité tardive, une partie de ce savoir a été transmise à Alexandrie sous la forme de manuels dont O. Overwienia prépare l'édition et la traduction, tandis qu'I. Calà s'occupe du commentaire de Cristobal de Horozco aux seize *Libri Medicinales* d'Aétius d'Amide qui éclairera la réception de ce médecin à la Renaissance.

L'histoire de la médecine croise toujours celle de la philosophie, comme le montre la belle démonstration de R. Lo Presti sur les interactions entre lexique médical et philosophique, de l'Antiquité à la Renaissance, autour de la notion d'*automaton* qui désigne l'activité spontanée de la *phusis*, avant de concerner des objets qui imitent le vivant. W. Wamser-Krasznai apporte un nouveau témoignage sur les rapports entre médecine sacrée et rationnelle, illustrés sur les reliefs votifs par la posture d'Asclépios en médecin *klinikos*, au chevet d'un patient allongé sur une *klinè*.

Deux articles enfin concernent l'histoire culturelle de manière plus large. G. Strohmaier propose de manière astucieuse d'expliquer la désignation de l'épilepsie comme «maladie héracléenne» par l'assimilation d'Héraclès au dieu phénicien Melqart, tandis que N. Metzger livre un essai érudit sur les rapports de la lycanthropie à la figure culturelle du loup. Ce volume rend ainsi pleinement compte du caractère pluridisciplinaire d'un champ d'étude dont l'intérêt est sans cesse renouvelé.

Véronique Dasen

**Helga Köhler: C. Sollius Apollinaris Sidonius. Die Briefe.** Bibliothek der Mittellateinischen Literatur 11. Hiersemann, Stuttgart 2014. XXXVII, 355 p.

Voici la première traduction allemande de l'ensemble des lettres de Sidoine Apollinaire (431/432–entre 479 et 488). Nous la devons à H. Köhler, auteur il y a vingt ans d'un commentaire au premier des neuf livres de la correspondance du grand aristocrate gallo-romain devenu évêque de Clermont.

Conformément aux impératifs de la collection, le texte latin n'a pas été reproduit et la traduction est accompagnée d'un minimum de notes explicatives, en général dépourvues de références à la littérature secondaire et d'informations sur la langue et la riche intertextualité de Sidoine – mais nous disposons déjà de commentaires complets au livre I (Köhler), au livre IV (Amherdt) et à la première partie du livre VII (van Waarden), et un projet de commentaire des livres restants est en cours, sous la direction de J. v. Waarden et G. Kelly («Sidonius Apollinaris for the 21st Century»). La traductrice a également dû renoncer à dater les lettres (il aurait été intéressant, p. ex., de savoir si telle ou telle lettre a été écrite avant ou après l'accession de Sidoine à l'épiscopat), et la bibliographie a été réduite au strict minimum. Le livre est muni de deux index fort utiles, un *index nominum* et un *index rerum*. Les lettres sont précédées d'une trentaine de pages d'introduction sur la vie de Sidoine, sa correspondance, sa postérité, ainsi que sur les visées et les caractéristiques de la traduction. C'est en fin de compte cette belle traduction qui fait le mérite, et il est énorme, du livre de Köhler, qui sera utile aussi bien aux amateurs d'histoire et de littérature qu'aux étudiants et aux chercheurs, qui décrypteront ainsi plus aisément le latin du fascinant Gallo-Romain. David Amherdt

*Carmen Cardelle de Hartmann: Parodie in den Carmina Burana. Mediävistische Perspektiven 4.* Chronos, Zürich 2014. 91 p.

Après une brève présentation (manuscrit, structure, thèmes, éditions) du recueil des *Carmina Burana* (vers 1230), l'a. consacre le deuxième chapitre de son ouvrage à l'étude des différentes conceptions de la parodie, qu'elle-même définit comme un procédé littéraire jouant sur l'analogie ou la différence par rapport à un modèle. Elle distingue trois types de parodie: le renversement (Verkehrung), le déplacement (Verschiebung) et la distanciation ironique (ironische Distanzierung), qu'elle étudie aux chapitres III et IV par le biais d'une analyse littéraire des *Carmina* 44, 215 et 77. Le chapitre V s'intéresse à la question de la fonction de la parodie dans le recueil ainsi que, en particulier, des éventuelles visées morales de la troisième section, qui regroupe des pièces en rapport avec la boisson et le jeu (Trink- und Spielerlieder). Plus généralement, la question est de savoir si et dans quelle mesure le recueil dans son ensemble peut être considéré comme un ouvrage destiné à proposer une vision du monde et des règles de conduite. Alors que l'enseignement moral est omniprésent dans les 55 pièces satiriques de la première section et qu'il est totalement absent des 131 chants d'amour de la deuxième, le statut moral de la troisième section, qui comporte 40 pièces, est plus ambigu (la quatrième et dernière section ne comporte que 2 pièces, des drames religieux). Cette section, en effet, comporte davantage de poèmes ambivalents ou immoraux que de poèmes moraux. Par l'agencement des pièces (p. ex. la distribution judicieuse des pièces morales pour faire contrepoids aux pièces immorales) dans cette section en apparence dépourvue de plan précis, le rédacteur – qui ne s'exprime pas sur ses visées – a pu adoucir le caractère immoral de la section. Quant à l'intention (morale ou non, critique ou non envers le modèle biblique ou liturgique) du poète dans les parodies elles-mêmes, elle est difficile à cerner pour le lecteur d'aujourd'hui. Le livre de C. de H. nous révèle en fin de compte l'extraordinaire richesse d'interprétations possibles de ces textes parodiques, que le lecteur sera bien inspiré d'aller lire dans le texte original, à l'aide du livre extrêmement bien informé et stimulant de C. de H., plutôt que de se limiter au tout petit nombre de *Carmina Burana* mis en musique par C. Orff! David Amherdt

*Dirk Kottke: Theodor Reysmann: De obitu Iohannis Stoeffler Iustingani mathematici Tubingensis elegia. Ein Gedicht auf den Tod des Tübinger Astronomen Johannes Stöffler (1452–1531).* Edition, Übersetzung und Kommentar mit einem Verzeichnis der poetischen Werke Reysmanns. Spudasmata 156. Georg Olms, Hildesheim/Zürich/New York 2013. 125 S.

Das 500jährige Jubiläum der historischen Uhr am Rathaus in Tübingen bot D. Kottke den Anlass, das Trauergedicht auf den Astronomen J. Stöffler, der die Uhr konstruiert hatte, erstmals kritisch zu edieren. K. hat neben der Edition eine deutsche Übersetzung und einen Kommentar zum Gedicht vorgelegt, in dem er sich bewusst auf Zitate aus den Dichtern Vergil, Horaz und Ovid beschränkt und nur in Ausnahmefällen Anspielungen auf neulateinische Autoren wie Erasmus belegt. Daran schliesst sich ein Verzeichnis aller poetischen Werke T. Reysmanns (ca. 1503–1543/44) an, das mit

bibliographischen Angaben und Anmerkungen angereichert ist. Ein ausführliches Nachwort, das sich kritisch mit der Sekundärliteratur auseinandersetzt, schliesst das Bändchen ab.

Der Dichter R. und sein Werk stehen im Zentrum der Edition, und es ist K.s erklärtes Ziel, den in Vergessenheit geratenen *poeta laureatus* zu würdigen. Im Kommentar tritt der Dichter auch als profunder Kenner der Antike hervor. Es erstaunt deshalb, dass K. im Nachwort die Bedeutung des Gedichts explizit schmälert, indem er aufzeigt, dass die Elegie in Eile verfasst wurde (wie die sprachlichen Ungenauigkeiten zeigen), wenige Übereinstimmungen mit Stöfflers Biographie aufweist und eigentlich dem Widmungsempfänger, dem Bischof C. von Stadion, gegolten haben mag. Dieser Befund illustriert Charakteristika der neulateinischen Gelegenheitsdichtung und es wäre deshalb gewinnbringend gewesen, das Epicedium in den Kontext der Kasualyrik mit ihrer normativen Poetik und der gesellschaftlichen Repräsentationsfunktion zu stellen.

Zusammenfassend kann man sagen, dass die Edition einen ersten Zugang zum Gedicht und zu R.s Schaffen bietet.

Elisabeth Reber

*Renato Badali: Carmina medicalia. Studi e testi 476. Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano 2013. 963 p., IX pl.*

Singulière et déconcertante pour nous cette habitude de joindre à la publication d'un ouvrage médical des poèmes en l'honneur de l'auteur, composés par des poètes de profession ou par des collègues, des parents, des amis. Une tradition en vogue dès le début du XVI<sup>e</sup> et qui dura plus de deux siècles pour s'éteindre au XVIII<sup>e</sup> s., quand les éditeurs n'en ont plus vu la pertinence ni l'utilité.

Badali a eu l'idée d'aller rechercher ces poèmes dans les ouvrages médicaux conservés à la Vaticane. Il ramène ainsi au jour une littérature poétique enfouie dans des livres qui ne sont plus guère lus de nos jours, sinon par quelques curieux d'histoire de la médecine. Ces poèmes sont écrits en latin, parfois en grec, plus rarement dans une langue vernaculaire et même pour deux d'entre eux en hébreux. Ils ne sont pas traduits et de longueur très variable: cela va du distique à des pièces de plusieurs centaines de vers. Certains révèlent un authentique tempérament poétique. Pour d'autres, des maladresses d'expression et de prosodie laissent deviner que leur auteur n'est pas un familier du Parnasse. Mais tous, outre le charme de leur lecture, nous éclairent sur l'horizon intellectuel de ces médecins qui, dans ce monde qui nous est désormais bien lointain, étaient souvent aussi philosophes et poètes, sur leur pratique professionnelle ainsi que sur leur place dans la société.

Impressionnante est la somme de travail que représente ce gros volume de près de mille pages à la présentation particulièrement soignée. Les poèmes (il y en a généralement plusieurs dans chaque ouvrage) sont classés selon l'ordre alphabétique des noms des médecins dédicataires, lesquels sont accompagnés de renseignements biographiques et d'une description du contenu de leur livre. Quant aux auteurs des poèmes, souvent inconnus par ailleurs, ils ont été identifiés dans la mesure du possible au prix de longues et difficiles investigations. Exemplaire également la rigueur philologique qui a présidé à l'établissement de ces textes parfois maltraités par les imprimeurs.

Les sigles des instruments de travail sont explicités. Le volume est enrichi de plusieurs indices: noms, premiers vers de chaque poème, éditions, illustrations (quelques magnifiques frontispices de livres placés en fin de volume). Ce fut un travail harassant («faticoso») dit son auteur, mais riche de découvertes et de satisfactions. Le lecteur n'en aura pas la fatigue, seulement la récompense.

Philippe Mudry

*Atilio Mastrocinque/Concetta Giuffrè Scibona (Hgg.): Demeter, Isis, Vesta and Cybele. Studies in Greek and Roman Religion in Honour of Giulia Sfameni Gasparro. Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge 36. Franz Steiner, Stuttgart 2012. 248 S., 43 Abb.*

Mit dieser Festschrift wird G. Gasparro ein bunter Strauss Aufsätze und Miscellen überreicht. Die Kulte weiblicher Gottheiten, insbesondere die «orientalischen Kulte» und die griechischen Mysterienkulte stehen im Zentrum des Forschungsinteresses der Geehrten und bilden denn auch die lose thematische Basis für den vorliegenden Band. Er vereint unterschiedlichste Beiträge grosser und kleiner Namen, die ihr Thema philologisch, historisch-kritisch, anthropologisch vergleichend oder in ikonographischer Bildanalyse angehen. Der 1. Teil des Bandes ist Demeter gewidmet. Hier stellt

A. Bernabé orphische Vorstellungen zum Jenseits vor (11–23). Drei weitere Beiträge befassen sich mit einzelnen Aspekten des jeweils lokalen Demeterkultes in den griechischen Poleis (J. Bremmer 25–38: Megara; L. Bruit Zaidman 39–57: mit Schwerpunkt Eleusis und Überblick über die ganze griechische Welt; C. Giuffrè Scibona 59–90: Gela).

Unter der Überschrift *Isis* vereint der Band Untersuchungen von L. Bricault zu Kultvereinen der Isis (91–104), A. Mastrocinques Überlegungen zu «Neotera» und Kleopatra (105–118), C. Sfameni Überblick über private Kultstätten für orientalisch-gottheiten der stadtrömischen Oberschicht in der Spätantike (119–138) und G. Tallets Bildinterpretation zu einem Isisrelief in Kairo (139–163).

S. Baschirotto beleuchtet in ihrem komparatistischen Beitrag die Strafe der Vestalinnen unter dem Aspekt der Gründungsoffer (165–181). J. Rüpke rückt in einer prosopographisch-historischen Blickweise die Rolle des Patriziats bei den traditionellen Priesterschaften Flamines, Salii und Vestalinnen in den Vordergrund (183–194).

Das Buch schliesst mit 4 Beiträgen zu Magna Mater/Kybele: R. Gordon untersucht Fluchtäfelchen aus Mainz und Setubal (195–212); C. Guittard analysiert die Namensform der Göttin in der römischen Poesie und Literatur (213–220); F. Simon macht polytheistische und neoplatonische Tendenzen in der Religion unter Julian fest (221–236) und R. Turcan bespricht die jährliche Prozession zu den Megalesia in Rom (237–248).

Die Edition ist sorgfältig gemacht, anzumerken bleibt, dass beim Rezensionsexemplar die Illustrationen zum Artikel von C. Sfameni fehlten, was die Lektüre wesentlich erschwert.

Nina Mekacher

*Isabelle Boehm/Nathalie Rousseau* (éds): **L'expressivité du lexique médical en Grèce et à Rome. Hommages à Françoise Skoda.** Hellenica. PUPS, Paris 2014. 513 p.

Par son action décisive et novatrice dans le domaine des études consacrées aux lexiques scientifiques en grec ancien, F. Skoda méritait amplement un bel hommage au terme de sa brillante carrière universitaire. Voilà qui est fait grâce à l'initiative des deux directrices de ce volume, qui sont également auteurs chacune d'une contribution, et grâce à la qualité particulièrement élevée des articles qui y figurent.

Ces articles ont été pertinemment groupés en chap. thématiques suivant les différents procédés qui entrent en œuvre dans la formation d'un lexique scientifique, en particulier médical, et qui ont constitué les grands axes de la recherche de F. Skoda. Ces chap. sont naturellement de longueur inégale, puisqu'ils dépendent des sujets choisis par les contributeurs. Relevons pourtant que, de façon étonnante, le chap. «Métaphore», qui s'inscrit dans la mouvance du livre de F. Skoda devenu désormais un classique «Médecine ancienne et métaphore», ne présente que deux contributions. F. Skoda aurait-elle tout dit? Voici la liste de ces chapitres: Principes de formation du lexique, Spécialisations sémantiques, Variations lexicales, Transferts d'emploi, D'une langue à l'autre. On ne peut évidemment décrire ici dans le détail l'ensemble de ces contributions qui sont au nombre de 31. Disons simplement que, contrairement à certains «Mélanges en l'honneur de...», ce volume trouve son unité dans le fait que, dans leur diversité, les sujets traités s'inscrivent tous dans les voies de recherche que F. Skoda a ouvertes et illustrées. Peut-on imaginer plus bel hommage?

En tête du volume figure un catalogue des travaux et publications de F. Skoda. Il faut savoir gré aux deux éditrices du travail considérable que représente l'ajout en fin de volume d'une bibliographie générale qui par son ampleur (plus de 50 p.) et son exhaustivité constitue une source d'information particulièrement précieuse à la fois pour les chercheurs spécialisés mais aussi, et peut-être surtout, pour qui ne serait pas familier des études lexicologiques. Un index des termes grecs et latins et même français et anglais contribue à faire de ce volume un instrument de travail désormais indispensable à quiconque s'intéresse, à quelque titre que ce soit, à la médecine antique grecque et latine et à son héritage lexical dans les langues modernes.

Philippe Mudry

*Kathleen Coleman/Pascale Derron* (éds): **Le jardin dans l'antiquité**. Entretiens sur l'Antiquité classique. Tome 60. Hardt, Genève 2014. X, 467 p., nombreuses fig.

Consacré au «Jardin dans l'Antiquité», le 60<sup>e</sup> volume des Entretiens de la Fondation Hardt présente les contributions de 9 intervenants qui s'étaient réunis, entourés d'auditeurs, dans l'orangerie de la Fondation en août 2013. Sans doute le titre de l'ouvrage, réifiant quelque peu «le» jardin dans l'Antiquité, ne traduit-il pas tout à fait l'ampleur des données rassemblées, le spectre géographique et chronologique des différentes études (un large bassin méditerranéen, sur plus de 3000 ans) ou la variété des approches de leurs auteurs (historiens, archéologues et philologues). Mais il reflète bien, en revanche, l'effort des participants à marquer les similitudes entre les différentes images de jardins étudiées (Mésopotamie, Égypte pharaonique, monde romain puis chrétien), ce que l'on pourrait comprendre comme l'expression d'une conception universelle du jardin pour les auteurs. L'unité de l'ouvrage est ainsi exposée par Coleman, dans une introduction qui relie de façon originale une pièce poétique de Stace (*Silv.* 2.3: à propos du platane d'Atedius Melior, sur le Caelius) aux autres contributions de l'ouvrage. Sur la base d'un beau corpus iconographique et textuel, C. Loeben s'intéresse aux jardins funéraires de l'Égypte ancienne, à leurs rituels et à leurs dieux, en interrogeant notamment le hiatus entre représentation et réalité. Il livre là une synthèse utile sur les jardins égyptiens, assez peu représentés dans les ouvrages collectifs consacrés au thème du jardin. S. Dalley, l'une des grandes spécialistes des jardins de Babylone/Ninive, présente ensuite une étude qui porte sur le motif mésopotamien du palmier (aspects esthétiques, culturels et religieux) et ses reprises dans l'art hellénistique et romain. E. Prioux, quant à elle, expose de façon très érudite comment les auteurs anciens ont utilisé le jardin comme métaphore de leur texte et de la composition. R. Taylor propose ensuite une étude archéologique tout à fait passionnante sur deux différents jardins d'Hérode le Grand (le Palais d'Hiver de Jéricho et le Palais d'Été d'Herodium) en faisant intervenir les jeux de relation du roi avec ses contemporains romains, Agrippa et Auguste. Par la suite, A. Marzano, B. Bergmann et G. Caneva approfondissent l'enquête sur les jardins du monde romain en interrogeant respectivement la place du jardin et des plantes comme marqueurs sociaux de la conquête pour les vainqueurs romains, le concept de frontière dans les représentations picturales de jardins et l'expression du divin dans les iconographies végétales romaines. R. Lane Fox conclut l'ouvrage par une étude des images de jardins dans la littérature chrétienne, confrontant par exemple les représentations païennes et chrétiennes, analysant les attitudes des chrétiens à l'égard des jardins et revenant, enfin, sur le sens original de la notion de paradis. Ainsi, en conclusion, soulignons d'abord la qualité tant de la forme que du contenu de cet ouvrage interdisciplinaire et international. Signalons ensuite que l'histoire et l'archéologie des jardins connaissent actuellement un essor sans précédent qui modifie souvent vigoureusement les positionnements historiographiques de ce champ d'étude: la publication de ce recueil dans la série des Entretiens de la Fondation Hardt démontre bien l'actualité de la recherche. Ilse Hilbold

*Oliver Taplin/Rosie Wyles* (Hgg.): **The Pronomos Vase and its Context**. Oxford University Press, Oxford 2010. XIV, 299 S., 58 Abb.

Dieser Band versammelt Beiträge von 13 hochkarätigen Forscherinnen und Forschern und fokussiert einen einzigen Gegenstand: den ca. 400 v.Chr. in Athen hergestellten und 1835 aus einem Grab im süditalienischen Ruvo geborgenen rotfigurigen Volutenkrater, der unter dem Namen ‚Pronomoskrater‘ oder ‚Pronomos Vase‘ grosse Bekanntheit erlangt hat (Museo Archeologico Nazionale di Napoli 81673, H 3240). Der Pronomoskrater ist das unbestritten wichtigste ikonographische Dokument zum antiken Theaterwesen und verdankt seine Einzigartigkeit nicht zuletzt dem Umstand, dass es so etwas wie den «curtain call» (vgl. den Titel von Taplins Beitrag, ch. 14) der Aufführung eines Satyrspiels bzw. einer tragischen Tetralogie abbildet (vgl. auch Griffith, ch. 5).

Dargestellt sind 31 Figuren; viele davon sind beschriftet. Die gängige Beschreibung der Vase operiert mit den Seiten A und B (A: rituell, B: mythisch, gemäss Calame in ch. 6). In dieser Perspektive zeigt Seite A den Theatergott Dionysos mit Ariadne, den kleinen geflügelten Himeros, eine weibliche Figur (die personalisierte Tragodia gemäss Hall in ch. 10; Aphrodite gemäss Griffith), den (unbekannten) Dichter Demetrios, der eine Papyrusrolle in der Hand hält, Charinos, bei dem es sich um den Choregos handeln dürfte (so Wilson, ch. 11), sowie das eigentliche Ensemble einer

Tragiker-Aufführung: den eponymen Aulos-Spieler Pronomos, drei Schauspieler (einer als Herakles, einer als orientalischer König, ein dritter als Silenos verkleidet; alle mit Maske in der Hand) sowie elf Choreuten im Satyrkostüm, von denen einer die Maske aufgesetzt hat und tanzt. Auf Seite B hingegen sind 4 Satyrn, 2 Mänaden, und wiederum Dionysos, Ariadne und ein kleines geflügeltes Wesen ‚in der freien Natur‘ zu sehen (Mannack ch. 2 bietet eine detaillierte Beschreibung nicht nur der Figuren auf dem Fries, sondern auch der Ornamente, Maltechnik und Vasenform). Zu den Stärken dieses Bandes gehört es, dass in verschiedenen Beiträgen – prominent in Lissarragues ch. 4 – die strenge Einteilung in eine A- und B- Seite zugunsten einer ‚kontinuierlichen Lektüre‘ des Frieses aufgegeben oder mindestens hinterfragt wird. Um den Vorteil dieser Betrachtungsweise mit einem Beispiel zu illustrieren, sei auf das notorische Problem der Anzahl Darsteller in Tragiker-Aufführungen verwiesen; unseren Zeugnissen zufolge wäre für die Zeit vor Sophokles mit einem 12-köpfigen Chor und 2 Schauspielern, für die Folgezeit jedoch mit 15 Choreuten und 3 Schauspielern zu rechnen. Die A-Seite deutet auf den vorsophokleischen *cast*; bezieht man indessen die B-Seite mit ein, so kommen zu den 11 Satyrdarstellern der A-Seite weitere 4 Satyrn hinzu, womit ein 15-köpfiger Chor *und* der Silen als Rolle des dritten Schauspielers abgebildet wären (diese – m.E. richtige – Interpretation deutet Seidensticker in der ersten Fussnote zu seinem Beitrag an). Jedenfalls wird die Betrachtung des Frieses als eines Kontinuums auch durch die ausklappbare Photographie des gesamten Frieses unterstützt, die zwischen p. xiv und 1 angebracht ist – ein überhaupt sehr nützliches Arbeitsinstrument, auf dem die Figuren durchgehend und für alle Beiträge im Band verbindlich nummeriert sind.

Das wichtigste Anliegen des Bandes ist eine facettenreiche Kontextualisierung des Kraters im kulturellen Umfeld seiner Entstehung (vgl. S. 2): Burn bringt uns den (anonymen) Pronomos-Maler und die zeitgenössischen Praktiken und Verhältnisse seiner Zunft näher; Osborne und Wilson nehmen sich der Frage der Historizität der nicht-mythischen Figuren an; Calame, Lissarrague und Griffith besprechen den Krater in seinem rituellen (und theatralen) Kontext; Hall, Csapo und Junker diskutieren ihn vor dem Hintergrund des Theaters als kultureller Institution; Seidensticker, Wyles und Taplin behandeln Aspekte dramatischer *performance*.

Bei aller Einigkeit über den hohen dokumentarischen (und künstlerischen) Wert des Pronomoskraters ist in vielerlei Hinsicht höchst umstritten, was er im Einzelnen dokumentiere. Dass der Band zahlreichen Meinungsverschiedenheiten Platz bietet, gereicht ihm keineswegs zum Nachteil: Im Gegenteil fordert dies den Leser dazu auf, nicht nur den Krater, sondern auch die damit verbundenen Argumente zu drehen und zu wenden.

Ein Missverhältnis besteht zwischen der Qualität der Forschung, die hier versammelt ist, und jener der Produktion des Bandes, der an mancher Stelle den Eindruck von Pfuscherei hinterlässt: Weder ist begreiflich, warum diverse unscharfe Photographien abgedruckt worden, noch, warum so viele Tippfehler stehengeblieben sind.

Rebecca Lämmle

*Martin Waltraff: Kodex und Kanon. Das Buch im frühen Christentum.* Hans-Lietzmann-Vorlesungen

12. Walter de Gruyter, Berlin/Boston 2013. XV, 78 p.

Cette plaquette de 62 pages (oultre 16 images), issue de la conférence Hanz Lietzmann 2010, pose en six chap. clairs et incisifs un regard neuf sur l'histoire du codex et de la Bible.

Le 1<sup>er</sup> chap. présente la thèse fondamentale de W.: le rôle particulier du livre dans l'histoire du christianisme ne peut être compris que dans le croisement des concepts de «Codex» et de «Canon», de la forme matérielle du livre à pages et de la constitution progressive du Livre saint chrétien.

L'explication commence au chap. 2: W. rappelle que les chrétiens ont accordé à la forme livresque du codex, à l'invention de laquelle ils ne jouent pourtant aucun rôle, une importance beaucoup plus grande que leurs contemporains. Mais, compris dans le contexte des trois premiers s., le media codex n'avait, p. ex. face aux rouleaux hébreux ou grecs de la Bible juive, aucune connotation sacrée. Cependant, sa forme particulière a facilité, donc encouragé, un certain travail de recherche et de référence à travers les pages: sans elle, le canon chrétien et l'exégèse biblique ne seraient pas devenus ce qu'ils sont aujourd'hui.

Le chap. 3 est consacré au concept de canon, exploré non pas dans la compréhension habituelle de «règle», mais dans le sens, tout aussi ancien, de «catalogue», «liste» ou «tableau croisé». Et c'est ce genre de canon-tabelle qu'Eusèbe de Césarée a popularisé, d'abord avec sa *Chronique*, puis avec son *Canon des Psaumes*, récemment édité par W., enfin avec son célèbre canon-tabelle des évangiles; or, dans la pratique, l'utilisation de ces instruments présuppose la forme du codex, qui permet les aller-retours entre les tableaux et le texte.

La décoration des canons, qui remonte probablement elle aussi à Eusèbe (et représente le début de l'enluminure chrétienne), joue un rôle important dans la «mise en scène» des quatre évangiles, dont elle souligne la canonicité. Selon W., avec Eusèbe le *medium codex* s'impose définitivement comme objet représentatif, tant sur le plan de la sacralité, de l'érudition que de l'esthétique... il est devenu œuvre d'art globale.

Au chap. 5, l'étude de W. envisage des développements ultérieurs car, progressivement, le Livre est devenu lui-même message. Dans la sphère religieuse, il est parfois objet de vénération et de pieuses légendes; dépositaire des paroles de la Parole, il peut être «vécu» par son propriétaire comme une sorte d'«Inlibration» du Christ.

Dans le chap. 6, W. relève que ce concept d'Inlibration renvoie aussi à la perception du Coran, qui est à l'islam ce que le Christ est au christianisme. Cependant, c'est le texte du Coran, et pas le codex, qui, via la prédication, reflète le texte céleste: une Écriture sans écriture en quelque sorte. Cependant, le codex Coran va lui aussi développer, avec ses particularités matérielles, sa propre identité et iconicité. Il constitue dès le départ ce que le christianisme n'atteindra qu'avec l'avènement de l'imprimerie: une fusion du codex et du canon.

Il est remarquable que, malgré les limites imposées par une série peu épaisse et de petit format, W. puise largement ses références dans la littérature germanophone, anglo-saxonne, mais aussi francophone et italienne. Il est cependant également évident qu'une fresque aussi dense ne pouvait pas, sur si peu de pages, traiter tous les détails en profondeur. L'histoire matérielle du livre est, par exemple, laissée dans l'ombre. De même, au chap. 4, le lecteur aimerait en savoir davantage sur les développements qualitatifs du codex dans les milieux non chrétiens au cours des trois premiers s. chrétiens. Pour nourrir le débat, signalons dans ce contexte deux ouvrages toujours actuels: celui de J. Irigoin, *Le livre grec des origines à la Renaissance* (Paris 2001), lui aussi issu d'un cycle de conférences, et celui d'E. Ornato, *Apologia dell'apogeo. Divagazioni sulla storia del libro nel tardo medioevo* (Roma 2000).

Mais ce n'est pas le dernier mot de W. sur le sujet, et nous nous réjouissons de lire bientôt son ouvrage plus ample sur les *Canon d'Eusèbe*, à paraître dans la nouvelle collection «Manuscripta Biblica».

Patrick Andrist